

B. A. R. P. R.

II

8152

L

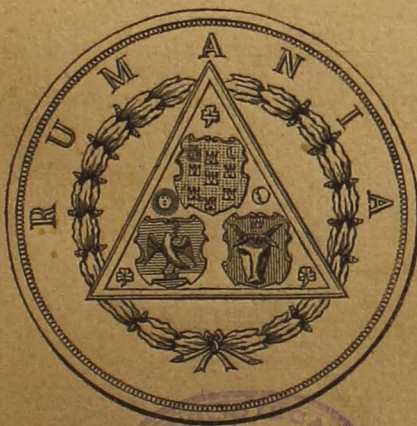
MNUL TUDOR

ÉPISE

DE LA RÉVOLUTION ROUMAINE DE 1821

PAR CÉSAR BOLLIAC.

Traduit du roumain.



PARIS,

JUST ROUVIER, LIBRAIRE,

Editeur de la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies,

20, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1857

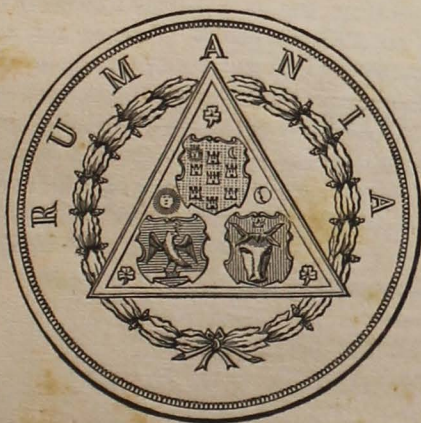
DOMNUL TUDOR

ÉPISEDE

DE LA RÉVOLUTION ROUMAINE DE 1821

PAR CÉSAR BOLLIAG.

Traduit du roumain.



PARIS,

JUST ROUVIER, LIBRAIRE,

Editeur de la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies,

20, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

—
1857



DOMNUL TUDOR

ÉPISEDE DE LA RÉVOLUTION ROUMAINE DE 1821.

Au moment où l'attention de l'Europe se porte sur les *Principautés danubiennes*, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant ici la traduction d'un poème roumain, tiré des œuvres de M. CÉSAR BOLLIAC, l'un de ces poètes qui, avec MM. HÉLIADÉ, ALEXANDRI et autres, ont contribué à la renaissance des lettres dans la Roumanie.

Dans ce poème, écrit en strophes de sept vers de neuf et de dix syllabes, et dont notre langue ne peut rendre qu'imparfaitement la sobriété et l'énergie, l'auteur a voulu chanter le héros de la Révolution roumaine de 1821, *Théodore Vladimiresco*, qui, sorti du peuple et rêvant l'affranchissement des paysans et des tsigains, en même temps que l'indépendance de sa patrie, improvisa une armée dans la *petite Valachie*, s'empara de *Bucharest* et y proclama une constitution nouvelle, basée sur les principes de la Révolution française de 1789.

M. CÉSAR BOLLIAC a choisi, dans la vie politique et militaire de *Vladimiresco* le trait qui lui a paru le mieux caractériser son héros, celui par lequel *Domnul Tudor* vengea la vertu insultée et rétablit l'ordre et la discipline dans son armée.

(Note de la rédaction de la Revue de l'Orient.)

I.

C'est ici la terre fertile ¹. C'est ici la plaine riante, dont les épis sont les premiers à jaunir. C'est ici la contrée où revivent les antiques coutumes; la contrée fière de son nom, et que l'Oltù et le Jiù roulant en cercle, semblent garder comme deux sentinelles.

C'est ici le siège de la tyrannie. Partout des vallons et

¹ Petite Valachie ou Banat de Craïowa. Depuis l'arrivée des Phanariotes, ce pays a été le foyer des luttes nationales. Sortes de *guerilleros*, les pandours y ont fait longtemps, dans leurs montagnes, la guerre aux Turcs et aux boyards phanariotes.

des collines dont les voix racontent les maux soufferts. C'est ici la terre qui nourrit l'enfant vengeur, le jeune Oltain, dont le cœur palpite quand les bois commencent à verdier, ou quand, tirant son premier coup de fusil, il a visé juste ;

Car cette terre, sur laquelle pleurent et sa mère et ses sœurs, est tout sang. C'est le sang de son père qui l'a abreuvée ; car son grand-père lui avait raconté que son père à lui avait été mis à mort sur le pal, et que sa mère avait été ravie par un besleagà ¹ ;

Car le fruit des sueurs de sa mère veuve est la proie des ciocoï ², et lui-même n'ayant plus, depuis les Russes, ni toit, ni bétail, ni pelle, ni charrue, il ne peut que faire la chasse à ceux qui le dépouillent.

Car demain vient encore une armée ; demain il lui faudra payer sa rançon ; demain il sera envoyé au *salahori* ³ où il est traité comme un chien ; et tout son travail ne lui donnera pas de quoi laisser à sa mère un morceau de pain pour le lendemain ; car il a deux jeunes sœurs

Qu'il chérit, mais dont il désire la mort : elles sont gentilles, et on les a remarquées ; le déshonneur les attend. Il ne faut pas songer, sous la tyrannie, à prendre une compagne, à devenir père. Il a une malédiction sur sa vie celui qui se marie !

Oh ! avoir un foyer, une famille, n'est pas possible là où tout ce que l'on a gagné avec tant de peines vous est ravi sans la moindre raison !

¹ Administrateur turc.

² Sobriquet que les Roumains ont donné aux boyards phanariotes et qui signifie valet, parvenu, pied-plat.

³ *Salahori*, espèce de corvée exigée du paysan par le gouvernement quand il y avait des travaux extraordinaires, ordonnés par les Turcs, les Russes ou les Autrichiens.

Telles sont les pensées qui agitent le cœur de l'Oltain. Rêveur et triste, il dévore ses larmes, jusqu'à ce qu'il entende le coucou chanter. Alors il s'élançe dans les bois.

Il est amer le pain qui provient d'une terre trempée de sang et qui est pétri dans les sucurs et dans les larmes. Celui qui s'en nourrit, son cœur s'endurcit en se développant; son sang déborde, il lui crie dans ses veines : Va mourir!

Quand de son gîte l'Oltain sort et se place en embuscade, sans espoir de revoir sa mère et tous ceux qui lui sont chers, il fera bien de se retirer le brave de la Potira ¹ qui a une famille, et qui espère s'en retourner chez lui avec sa paie et son butin; car s'il avance, il est mort!

Plus méchante est la bête fauve, quand elle est captive; mais parvient-elle à rompre ses liens, la rage l'emporte: c'est une épouvante. De son œil jaillit l'éclair; ses poils se hérissent; et grinçant des dents, les griffes crispées, elle bondit vers l'endroit d'où le feu est parti, et dévore l'arme et l'homme armé.

Ainsi de l'enfant du Jiù: il grimpe avec la chèvre sauvage sur les coteaux; il se glisse dans les tanières des renards; sa balle tue l'hirondelle dans son vol; il se jette sans peur dans les hordes turques. Seul, il trouble l'armée d'un pacha, et sa lance atteint le pacha lui-même sous sa tente.

C'est ici que grandit la fille du pandour, dont l'œil joue et fascine comme l'œil du serpent, et tient l'homme sous le charme; la belle fille aux longues tresses, au visage blanc et ovale, à la taille svelte. Rapide à la course, elle veut rattraper le ruban qu'un jeune vaillant, aux longs cheveux, lui a arraché au milieu des danses;

¹ Corps de pandours, espèce de maréchaussée irrégulière, à la solde du gouvernement, pour faire la chasse aux brigands.

Mais lui, quand il l'a attirée à l'écart, il jure que ce ruban va bien à son fusil ; que c'est elle qu'il aime et qu'il aimera toute sa vie, si elle consent à le suivre dans les bois. Chaque soir il lui sacrifiera dix Turcs pour un baiser.

C'est d'ici que partent pour aller brigander jeunes gens et jeunes filles ; celles-ci bourrant, ceux-là tirant le fusil meurtrier. Aujourd'hui, loin ces mœurs barbares ! Il est lâche celui qui va dans les bois pour se venger. Aujourd'hui, le pandour n'est plus brigand, il est soldat !

Aujourd'hui les vaillants ne se battent plus dans l'ombre : ils se montrent et sortent nombreux comme les feuilles qui les cachaient. Aujourd'hui, la joie dans l'âme, et chantant des hymnes de liberté, ils vont dans les rangs au son des fanfares.

Il en arrive ainsi quand la patience longue et muette est à son terme. La chaîne se brise avec fracas ; les masses se soulèvent au signal.

Plus la poudre est comprimée, plus elle a de force de répulsion, et plus elle fait des ravages quand une étincelle l'a touchée.

Telle était la situation de l'Oltain, quand Tudor lança une proclamation portant la mort aux Osmanlis.

La misère et l'oppression régnaient plus que jamais dans les campagnes. Après l'Autrichien, le Tatar, le Turc et les Pasvantli ¹, la peste, la rapine et la corvée avaient achevé la ruine du pays.

Pas une habitation restée debout. Vieillards, femmes, enfants s'en allaient errants ou gisaient sur le sol humide. Plus d'églises, plus de villes ni de villages ! la flamme les

¹ *Pasvantli*, gens du pacha *Pasvantoglù* des bords du Danube, rebelle même au sultan et qui ravagea, pendant huit ans, les provinces des deux rives du Danube.

avait consumés, et l'on en cherchait en vain la trace. Ceux des habitants qui avaient survécu étaient réduits à chercher fortune dans les bois. Ils étaient brigands.

II.

Ce qu'il y a de charme dans une matinée de printemps, dans ce doux soleil qui se lève, dans ce ciel bleu, profond, serein, dans ces oiseaux qui chantent et font leurs nids, dans ces papillons qui voltigent de fleur en fleur, au souffle embaumé du zéphyre ;

Ne le retrouve-t-on pas dans une belle soirée d'automne, à la chaleur tempérée, au soleil pâle dans un océan d'azur ? Voyez ! les arbres sont chargés de fruits et les oiseaux de passage, s'appelant et se cherchant, semblent tenir conseil sur leur départ.

Dans un château du village d'Otetelis ¹, un jeune homme et une jeune fille regardent dans la plaine. Joyeuse est la jeune fille, triste et rêveur son amant.

Ses yeux sont bleus, son regard tendre. Celle qu'il aime a les yeux noirs, des yeux qui lancent des flammes : elle sourit et rayonne ; il regarde et se sent mourir ; elle est le feu qui consume, il est l'objet qui le nourrit.

Car il est dans la nature que la neige se fonde quand les rayons tombent sur elle, il est dans la loi des êtres que les yeux bleus s'absorbent dans les yeux noirs en les contemplant.

Quand deux feux se rencontrent, ils se confondent, se renouvellent, jettent une flamme, et puis s'éteignent, parce que le feu ne saurait nourrir le feu ; mais les yeux noirs peuvent se raviver éternellement dans les yeux bleus.

¹ Village de la petite Valachie.

— Cher Tasé, quitte cette tristesse. Veux-tu savoir l'âge que j'ai ? Dix-huit ans, aujourd'hui même révolus. Or, ma mère est contente de toi. Hier soir, me croyant endormie : « Que je serais heureuse, disait-elle à ma sœur Iren, si je trouvais un autre Tasé !

« Aussitôt retournée à la maison, ajouta-t-elle, en se signant, je veux les marier. »

— Je ne sais pas, Zoé, mais j'ai pressentiment d'un grand malheur. Je ne puis croire à tant de bonheur.

— Bah ! tu es fou.

Quel doute peux-tu avoir ? Nous savons qu'une forte discipline retient les pandours sans relâche. Un pressentiment ? Dis plutôt impatience. Quand nous sommes agités par une grande peur, notre esprit se crée des chimères qui s'évanouissent avec elle, sinon nous croyons avoir senti.

— Chère Zoé, viendra-t-il le jour où tu seras toute à moi ?

— Vois-tu, Tasé, comme j'ai deviné ? Oui, tu prends l'impatience pour un pressentiment. Pour moi, je ne songe ni au pillage qui nous menace, ni à rien au monde. Quand je suis avec toi, j'aime, voilà tout. —

Alors la coquette jeune fille : « Je crois que les paupières de ma mère sont fermées, se dit-elle, et que ma sœur et nos gens dorment sans songe ; » et comme envieuse d'un baiser, elle se lève pour s'assurer si quelque profane ne la voit pas ; puis, ramenant les plis de sa robe de peur que le frôlement n'éveillât sa mère ou sa sœur, elle mord son doigt : Tasé peut l'embrasser.

Quelle est la femme qui, en se créant un paradis, ne s'y place pas au même instant ? Dans la fille d'Ève la puissance d'imagination est grande ; mais que sa patience est de courte durée et faible son jugement !

Pourtant moins de vivacité lui siérait-elle, et la femme serait-elle vraiment femme, si elle était plus réfléchie ?

Or, Zoé avait une de ces beautés mobiles, changeantes, qui captivent. Comme les filles d'Occident, elle avait la blancheur du lait ; comme les filles du Midi, les couleurs pourprées du soleil.

Sa voix avait un timbre qui donnait le frisson d'amour ; son front rayonnait d'un éclat céleste. Rêveuse et calme, on eût dit un ange en prière. Quand elle folâtrait et babilait, c'était l'espérance à laquelle nous sourions.

— Chère Zoé, je te regarde, et voilà, je reste en admiration. Qui es-tu pour m'ouvrir ainsi les cieux avec un sourire ?

— A Pâques fleuries, je serai craïoveasca¹. Je serai mariée. Dix jours encore, et tu m'appartiens ! Tu dis que tu m'aimes, Tasé. Pour moi, je suis jalouse, mais jalouse d'une laide comme d'une belle. Un signe, un mot, un regard, tout me fait peur. Ami, me veux-tu comme cela ? Je ne suis pas autre.

— A la seule pensée de notre union j'éprouve plus de bonheur que si je rêvais l'empire du monde et la possession de toutes les beautés de la terre. Dans cette union est ma vie, ma religion, mon espérance et mon paradis.

Quand ta main est dans la mienne, je sens comme une flamme s'allumer en moi. Je suis ravi, transporté. Il me semble que ton sang communique avec le mien, et que l'âme et la vie vont et viennent de l'un à l'autre, en charmant nos sens.

La femme est une messagère qui guide l'homme vers la Divinité, et donne à son âme la nourriture céleste. Ainsi l'a

¹ Nom de famille de Tasé.

voulu la Providence ; mais en donnant à la femme l'instinct de l'amour, elle a donné à l'homme la faculté de la comprendre.

Tu es pour moi le monde entier : en toi je trouve tous les biens que l'homme peut désirer. Présente, je suis dans l'Éden. Absente, tu m'apparais comme une image céleste. Je comprends, par toi, la pensée divine.

Non, ma bien-aimée ! ce n'est pas la beauté visible, ce n'est pas la jeunesse que je considère en toi : c'est ce principe d'immortalité. Ton visage est le reflet d'une âme, et son rayonnement révèle ta divine origine.

Car la beauté ne consiste pas dans les traits physiques ni dans telle ou telle forme dont le sculpteur se plaît à parer ses statues, mais dans ce reflet mystique, divin, qui illumine le visage et fait jaillir de l'âme une source d'amour et de poésie.

Par quel charme, par quelle magie ton visage, dans ses diverses symétries, reflète-t-il la beauté de ton âme ? Tu ne sais pas encore toute ta puissance sur moi ; tu ne sais pas encore tout le bien qu'elle me fait. Sens-tu cette âme que tu absorbes en toi par ton regard ?

Oui, ton amour est un soleil à la douce chaleur duquel s'épanouit mon âme, comme une plante qui croît, se développe, se colore et répand son parfum sous le doux regard du dieu du printemps. —

Tout à coup la maison est dans l'épouvante. Partout des cris, des pleurs, des prières et des lamentations. On court aux armes, chacun croit toucher à sa dernière heure.

Au loin, dans la plaine, campe une armée noire de cavaliers qui vont galopant çà et là, et tirant des coups de carabines qui retentissent dans l'air et font vibrer les carreaux des maisons.

— « Chacun à son poste! Visez juste, et que nul ne prête l'oreille à leurs paroles! » — criaient du haut des clochers, ceux qui, avec Poënarul ¹ s'étaient emparés de la petite église et du pavillon du château, comme d'un avant-poste.

Paraît un Albanais, visage brun, grosses moustaches. A cheval, devant la porte, il serre dans ses larges étriers les cottes luisantes de son coursier noir, aux narines fumantes, et son jirit ² à la main, il en dompte à peine la fougue. — « De par Domnul Tudor, s'écrie-t-il, ouvrez, ou vous êtes perdus! »

— « A ce qu'il paraît, tu as envie de régaler les corbeaux de ton corps, lui cria d'une fenêtre Jencea ³ riant.

— Hé quoi! Jencea, c'est toi? Que fais-tu là, palicare? N'as-tu pas honte de perdre ta jeunesse au service des vils ciocoï? Viens à nous plutôt, viens à Tudor.

— Retire-toi, frère Jova ⁴, tiens-toi loin de cette fenêtre, loin de la portée de mon fusil; car nous avons été jadis compagnons, et je ne voudrais pas voir ton cadavre la proie, demain, d'un chien affamé! Il y a juste dix ans que je mange le pain de ce maître que tu viens d'insulter.

Mais quel est ce cavalier à la capote rouge? armé jusqu'aux dents; il laisse tomber, comme un Haïduke, son *pochou* ⁵ sur ses sourcils. O la belle housse! ô le beau cavalier! et comme son cheval hennit bien! Oui, mais mon

¹ Boyard qui s'était réfugié avec les autres familles dans ce château.

² Bâton dont on se sert en Orient pour divers exercices. Autrefois la jeunesse roumaine était très-habile à manier le *jirit*, qui rappelle le *javelot* antique, et les cavaliers s'en servaient comme d'un fouet.

³ Chef d'Albanais.

⁴ Autre chef d'Albanais.

⁵ Long cbâle de soie rayée dont les Albanais enveloppent leur tête à la vieille mode turque.

*chichiné*¹ porte juste, et cheval et cavalier vont disparaître comme un feu-follet.

Je plains pourtant son coursier, car il va tomber et mordre la poussière, frappant l'air de son sabot et couché dans un lac de sang.

— Ne plains que toi; ce coursier, c'est Turculețu² qui le monte. Russes et Turcs le connaissent.

— Quel est cet autre, qui réfléchit comme un négociant en faillite? Il est large des épaules, le pauvre vieillard!

— C'est Prodan³, aux tempes grises. Si, fronçant le sourcil, il te fixe du regard, l'arme tombera de tes mains. Des hommes tels que toi ne sont pas faits pour soutenir la vue de ce vieux guerrier, et peu comme lui savent dompter un cheval. —

C'est ainsi qu'ils se parlèrent en échangeant une balle; mais ils ne purent s'attraper, étant l'un et l'autre également invulnérables⁴.

— Avec du plomb, ça ne va pas, dit Jencea, et des balles d'argent, je ne voudrais pas t'en envoyer; ce serait payer trop cher la mort d'un chien.

— Reçois celle-ci de ma part, pauvre valet des *ciocoï*, répliqua Jova. — Au même instant, ajustant sa *caronfila*⁵, sa *caronfila* à balles forcées, à fleurs d'onacre, à dessins d'or sur le canon, et saintes reliques pendantes au manche, deux balles, liées avec un fil en fer-blanc, partirent et vibrèrent

¹ Long fusil turc à balles forcées.

² Autre chef d'Albanais.

³ Ancien chef de pandours, d'origine bulgare, et plus tard l'un des conseillers de Tudor.

⁴ C'est une croyance générale en Orient, et même parmi les pandours, qu'au moyen d'un talisman, de reliques ou de prières écrites, des guerriers peuvent devenir invulnérables. Protégés contre le fer et contre les balles de plomb, il n'y a que les balles d'argent, dit-on, qui peuvent les atteindre.

⁵ Fusil encore plus long que le *chichiné*.

coup sur coup dans la maison : c'étaient deux balles d'argent.

III.

Il y a dix heures qu'on se bat, dix heures que les feux se croisent et se répondent ; les assiégés sont cernés ; car les Albanais sont en grand nombre (on en compte plus de mille) : comment se défendre ? Ce sont des tigres ; et voici que d'autres viennent les renforcer.

Cinquante feux défendaient les murs, dix autres partaient de l'intérieur ; mais tous, à présent, se ralentissent. Cependant, ceux des Trestiencé¹ tiennent encore ; et là, c'est Tasé, ayant avec lui trois combattants, vieux Albanais.

Combat terrible ! la sueur coule sur tous les visages, mais Tasé, portant seulement son fez² et son fermené³, ne désespère point. N'a-t-il pas un beau et long fusil ? son œil est sûr et sa main ne tremble pas. Il vise, la balle part :

— *Aman !* crie l'Albanais en tombant.

A genoux, près de leur mère, devant une image de la Vierge, pleurent et prient deux femmes effrayées : c'est Zoé et sa sœur Iren....

Brisée, désespérée, les cheveux tombant négligemment sur son visage humide de larmes, la pauvre Zoé, se sent mourir à chaque balle qui siffle. Ses beaux yeux

¹ Famille de boyards de Craïowa ; l'une de celles qui, fuyant Tudor, s'étaient réfugiées dans le château d'Otetelis jusqu'à ce qu'elles pussent se frayer un chemin pour passer en Transylvanie.

Tasé était un jeune boyard, fiancé de Zoé. Il appartenait à la famille des Trestiencé. Seul, avec trois Albanais dévoués, il défendit contre les pandours les deux fenêtres de la chambre occupée par sa famille.

² Petite calotte rouge que les boyards portaient, à la façon des Turcs.

³ Veste chargée de divers ornements, pierreries, perles, or, argent, etc.

noirs qui jetaient des flammes, à présent perdus dans une langueur triste et morne comme les pâles rayons de la lune dans la nuit, jurent de s'éteindre, dès que l'ennemi paraîtra.

C'est une Marthe en adoration ! Belle encore dans sa tristesse, aux grâces d'une divinité païenne, elle joint les saints ravissements d'une martyre chrétienne.

C'en est fait, les petits enfants pleurent et tombent des bras de leurs mères, la maison est en feu, les balles pleuvent ; l'une d'elles vient frapper l'image sainte, l'image protectrice des malheureux qui l'invoquent ; les assiégés désespèrent, ils sont vaincus.

— « Rendez-vous, leur crient les Albanais ; il ne vous sera fait aucun mal. Vous pourrez vous retirer sans danger. » — Et ils protestent qu'ils sont amis, prenant Dieu, Tudor, leurs femmes et leurs enfants à témoin qu'ils ne sont venus ni pour piller, ni pour tuer.

— Déjà la flamme nous gagne, se disent les assiégés. Presque tous nos braves sont morts ou blessés ; il faut nous rendre ! — Alors ils sortent et se groupent dans la cour. Vieillards, femmes, enfants tombent à genoux et s'embrassent comme s'ils ne devaient plus se revoir !

— Qu'avez-vous, seigneur ? votre sang coule, s'écrient les Albanais, les yeux en larmes, à la vue de Tasé ; vous êtes blessé ! — Tasé détourne la tête ; il ne veut pas croire ; mais une balle plus meurtrière le frappe au flanc droit ; il chancelle, il tombe et le nom de Zoé expire avec lui sur ses lèvres.

Il ne sent aucune douleur pendant qu'il roule dans l'espace, celui qui d'une hauteur tombe dans l'abîme ; ses sens sont dans l'ivresse, le cours de sa pensée s'arrête et toutes ses facultés sont suspendues.

Ainsi, Zoé tombant du haut de ses rêves et de ses espérances, à la vue de son amant qui expire, ne se sent plus vivre. Pâle, muette, immobile, les bras en l'air, la bouche entr'ouverte, on dirait une statue. Sage prévoyance de la nature, qui, dans ces grandes et fortes douleurs, nous ravit à nous-mêmes ! Trop de secousses briseraient le vase fragile.

Cependant la pauvre fille se ranime. Son visage se colore et pâlit tour à tour ; elle sourit, va, vient, court tantôt à son amant, tantôt à l'image ; elle ne se possède plus, et dans son désespoir, ouvrant son sein, elle laisse voir deux édens sous sa chemisette transparente.

Au dehors, grand tumulte parmi les Albanais. Ils se disputent le butin. Bientôt la porte est enfoncée et la chambre se remplit d'yatagans.

— « C'est ici l'affaire ! Viens, capitaine. Voilà des filles ! voilà des nubiles ! Homme heureux !

— A moi cette image et cette fille qui court çà et là éperdue et qui fait semblant d'être folle, » s'écria Turculetzu.—A ces mots, Zoé sent passer sur son front une sueur froide ; elle pousse un cri, se jette sur le corps pâle et inanimé de son amant, le prend dans ses bras et s'évanouit.

— « A toi celle-ci ! Jova ! ajouta Turculetzu en saisissant Iren.—Puis, se tournant vers la mère :—Pour toi, la vieille, va à Craïowa, car les garçons y ont des filles en abondance, — dit le cruel en ricanant ; et, saisissant l'image par son anneau, il la traîne sans respect.

Puis, relevant la pauvre fille évanouie, il la prend sur son épaule comme une plume légère. Même dans cet état, elle est belle, la malheureuse enfant ! Sa petite robe dessine ses formes et laisse voir sa jambe ronde et son petit pied coquettement serré dans une bottine de satin.

— Ne touche pas aux choses sacrées ! il y va de ta tête ; songes-y, —criait de la salle Hadji-Prodan. Mais Turculețzu, les yeux rouges et pleins de flammes, un yatagan entre ses dents, cherchait une chambre pour y porter son butin.

IV.

Le ciel est serein, la rosée de la nuit scintille encore sur l'herbe nouvelle que paissent de nombreux chevaux, le soleil monte à l'horizon ; le camp fourmille de pandours, et plus loin, parmi les Albanais, quelques Bulgares jouent du tambourin.

C'est un cavalier qui nettoie ses armes pendant qu'un autre selle son cheval. D'autres chantent les chansons de Jianù⁴ ou de l'Oltù. Celui-ci tire des airs d'une feuille ; celui-là d'une flûte ; un autre caracole sur son cheval ; D'autres s'exercent aux jeux du sabre ou au tir de pistolet.

Plus loin, sur le seuil de la maison, est en sentinelle un gai Mèhédingsain, petit bonnet pendant sur l'oreille, ceinture rouge sur son *minten*², *kika*³ large et dorée, longue carabine à balles forcées et *gueba*⁴ couverte de galons.

Tout en haut, à la porte de la grand'salle, se promène un capitaine au regard menaçant, au corps robuste et vigoureux. Sa *kika* est encore plus longue, son bonnet encore plus petit. Rien qu'en fronçant le sourcil, il ferait peur à toute l'armée d'un sultan.

Il n'a pour armure qu'un *pâla*⁵, mais sa mise est impo-

¹ Fameux chef de brigands au commencement de ce siècle.

² Espèce de justaucorps à longues manches pendantes et chargé de divers ornements.

³ Cheveux ramenés par derrière la tête et pendants sur les épaules.

⁴ Espèce de long manteau à manches longues, et orné de diverses broderies.

⁵ Sabre large et recourbé.

sante. Il est de blanc tout habillé; l'argent reluit sur ses vêtements. Il porte une courte *gueba*, des *itzari*¹ un *min-ten* et d'immenses *tousluchi*.² à la manière de l'Oltain. Tel est le costume que préfère le Gorgeain et dont la vue épouvante le Turc.

Il se promène seul, quand il aperçoit trois nonnes qui s'avancent. Timides, chancelantes, elles s'arrêtent et regardent... — Que voulez-vous, mères?

Audience de Domnul Tudor?

N'importe qui peut l'obtenir. Traversez cette chambre, puis une autre; la sienne vient après. —

Ces chambres étaient presque nues. Dans une seulement quelques pistolets. A demi-couché sur un lit rouge, devant une table, le front penché, Tudor songeait à son plan, se demandant comment il vaincrait tant de difficultés.

Il avait un front de génie, de larges narines, signe des grandes passions, le regard clair, juste, franc, prêt à lancer des traits furieux comme à laisser tomber des rayons de bonté.

Bouche large, lèvres mordante, taille moyenne, épaule forte, nez d'aigle, tel est Tudor. Il porte des *poturi*³ et une *doulama*⁴. Tranquille, il promène son œil bleu et vif. Pures sont les lignes de son visage. Son sabre retroussé est accroché, et dans son *sileaf*⁵, seulement le *albiù*⁶.

¹ Pantalon collant.

² Espèce de haut-de-chausses bariolé de diverses couleurs, or, argent, etc., retroussé et retombant sur les pieds par-dessus les bottes.

³ Pantalons très-étroits par le bas et très-larges par le haut.

⁴ Espèce de tunique à manches étroites, chargée de broderies, or, argent, soie ou laine, suivant la fortune de celui qui la porte, ouverte par devant, et serrée à la taille par une ceinture.

⁵ Large ceinture de cuir, dans laquelle on met pistolets, yatagan et autres armes.

⁶ Petite baguette de fer qui sert à bourrer les pistolets.

Les nonnes entrent, les yeux gros de larmes. Pâles, tristes, défaites, elles tombent à genoux et demandent secours. Belles encore dans leur abattement, elles sont vêtues de *rasé*¹ ; mais les rasés, si rudes et si grossières qu'elles soient, ne peuvent cacher ni le sein rebondi, ni la taille svelte, ni les yeux d'amour.

Charme tout-puissant de la beauté malheureuse et de la vertu outragée ! A la vue de ces femmes éplorées, le héros soupire, son front s'assombrit, ses nerfs se crispent ; ses yeux jettent, en roulant, des flammes. Sur-le-champ il les eût vengées, sur-le-champ il eût fait justice des misérables qui osent déflorer des vierges à peine nubiles.

Car la pauvre mère pleure et se lamente : l'honneur de son veuvage s'en est allé. Sa maison est la fable de la ville ; sa fille, voilà, elle languit. Ainsi l'*ottava*² pousse, mais elle ne fleurit plus quand la faux, au mois de mai, en a coupé la fleur.

Voilà ce que disent et les yeux enflammés et le silence de Zoé. Comme la *Mita*³ qui devient folle, elle déchire sa robe, et se traînant aux pieds de Tudor, elle tend vers lui ses mains suppliantes.

Jamais Vénitienne voyant son amant s'enfuir avec une autre, dans une gondole, à travers les lagunes, ne fut plus belle de douleur et de désespoir. Jamais Espagnole, dans son délire, ne laissa voir deux tresses plus noires et plus luisantes, des bras plus blancs et plus arrondis, des dents et des sourcils plus réguliers.

— Assez, dit le héros vivement ému ; assez, pauvre enfant ! J'ai compris. A partir d'aujourd'hui, vous êtes sous ma sauvegarde. Allez, mes filles, et soyez sages ! Vos dots

¹ Robe de laine noire.

² La luzerne.

³ Nom d'une héroïne de légende roumaine qui rappelle celle de *la Muette de Portici*.

sont consacrées à la mère de celui qui n'a pas eu de commencement. —

Alors, étendant le bras, il montre sur la table la vieille image, appuyée contre le mur, et près d'elle deux bourses. Soudain, transportée d'un saint zèle, Zoé s'élançe vers l'image : — Mais la lampe, à présent, qui la lui allume ¹? — s'écrie la fille aux longs cils.

— Elle n'a plus ses bijoux ni ses vêtements d'argent! » ajouta la mère, en allongeant le bras pour se saisir de l'image. Où est, je vous prie, la dot de l'image? Je veux la voir. Cette image est dotée par mes ancêtres de mère en fille. Il arrivera malheur à ceux qui ont touché à cette dot sacrée.

Cette image est miraculeuse. C'est saint Nicodim ² qui l'a habillée; elle a été peinte sous le Negrù ³.

— L'image et sa dot vous seront rendues, répondit Tudor; tous vos bijoux sont retrouvés, les voleurs pris, et leur châtimeut s'apprête.

Voici deux mille ducats pour vos enfants. Prenez-les et laissez à l'oubli ces insultes comme des heures mauvaises qui ne sont plus. Ce sont les malheurs de la guerre. Il est pénible, dans une si noble entreprise, d'avoir à faire à des étrangers, à des lâches qui la compromettent par leurs excès.

Mais, après un hiver des plus tristes, vient un été très-

¹ Il y a beaucoup d'images dans les maisons en Roumanie; mais là où il y a des filles, l'image de la Vierge ne manque jamais. Une lampe brûle nuit et jour devant cette image. C'est l'aînée des filles, qui, pareille aux vestales romaines, a pour mission d'entretenir ce feu sacré. Celle-ci mariée, la cadette la remplace et successivement.

² Vieux patriarche de Constantinople réfugié en Valachie à Tirgowist. Il prophétisa parmi les Roumains, et après sa mort il prit rang parmi les saints. Il passe pour avoir fait des miracles.

³ Rodolphe le Noir, premier domnu de Valachie.

heureux. Après le tremblement de terre, le beau temps. Une tempête purifie le ciel ; et comme la nature, l'humanité a ses orages. Il est parti le moment douloureux !

Allez, à présent, et bon voyage ! — Dépouillez ces nonnes de leurs rasés, dit-il, en souriant à la mère ; car des corsets serrés et des boucles touffues leur iront mieux. Cherchez-leur des maris : je veux être leur parrain ¹.

Partez vite ! Je ne veux pas que les Bulgares vous voient. Je vous enverrai des hommes qui vous serviront de garde jusqu'à ce que j'aie rétabli l'ordre dans le pays. — Alors, tirant une petite image d'or ciselé (la Sainte-Trinité), il l'offrit à Zoé, disant : — Mère Zoé, prenez ceci, votre sainteté.

— De ces rasés elles ne sortiront pas ; le couvent pour elles est plus probable que le mariage, parce que leur promis, c'est le Christ, — se dit la mère en saluant respectueusement, et pensa la jeune fille humiliée en remerciant d'un sourire son généreux protecteur.

V.

Tudor est seul et pense. Avec son génie il se consulte ; quand Prodan entr'ouvre la porte : Prodan, le sage et expérimenté capitaine aux cheveux gris, au visage calme, aux larges épaules, au regard imposant ; Prodan, le compagnon de Tudor, et avec qui il battit si souvent les Musulmans.

— As-tu vu, Prodan, les Trestienécé ? — Oui, camarade. Des femmes traverser les camps, voilà des Oltaines ! — Sais-tu, Prodan, que Zoé est fort belle ? — Je rirais bien

¹ Quand une jeune Roumaine se marie, c'est l'usage qu'elle ait *un parrain* et *une marraine*, qui posent sur la tête des jeunes mariés la couronne nuptiale.

si ton cœur était pris. Les deux pandours que tu m'as dit de t'amener sont là : veux-tu leur parler ?

— Ah ! Prodan, quand le peuple souffre, quand le pays est opprimé, puis-je avoir d'autres pensées ? Quand je vois comment les Grecs sucent notre patrie, et comment les ciocoi la torturent ; quand je vois la cruauté des païens ;

Quand je vois les moines affirmer pieusement que les chrétiens doivent avoir des esclaves et des serfs ; quand je vois *l'opinka* (le paysan) tout en sueur ; les tsigains mourant sous le fouet ; crois-moi, Prodan, je souffre au fond du cœur, et je voudrais pouvoir exterminer tous les tyrans.

Mes amours à moi, c'est mon pays, c'est son indépendance et son bonheur. Je prétends marcher sur les traces de Mircea et de Mikael. Souvent, la nuit, leur ombre m'apparaît. Ils me donnent les conseils que je dois suivre, au nom de Dieu et de la patrie.

Quand tu crois, Prodan, que j'aime le délassement, pendant que mon armée est plongée dans le sommeil et que les boyards tremblent que je ne les surprenne, je veille seul comme la Providence. Je ne songe qu'à affranchir mon pays. Après, je verrai à porter remède à la lèpre qui le ronge.

Je saurai, moi, arracher la palamida¹, je saurai écraser l'aspic qui suce le sang innocent ; je balayerai du vent de ma colère et le pirou² qui s'étend, et ces frêlons, et ces sauterelles qui nous dévorent éternellement. Autre Tsepès³, autre Mavrocordato⁴ !

¹ Espèce de mauvaise herbe qui tue le grain dans son germe.

² Autre espèce de mauvaise herbe qui enlace les plantes et les étouffe.

³ Prince roumain, au quatorzième siècle. Il fit empaler 20,000 Turcs et un pacha. Il a été également terrible aux boyards.

⁴ Premier prince phanariote, auteur de plusieurs réformes nuisibles au pays, plus encore aux boyards.

— Ami, ce n'est pas le moment. Ce sont là des mots trop lourds pour le temps. J'applaudis à ton idée, mais prends garde de la compromettre par tes paroles. Nos ennemis sont nombreux et puissants. Songes-y, Tudor ; le sage sait agir et se taire. Il y a eu de tout temps des traîtres.

Puis, à te parler franchement, il me semble, frère, que tu frayas par trop avec les ciocoï, et cela me fait de la peine. — Rassure-toi, Prodan, ces lettres qui m'arrivent, ces intelligences avec les ciocoï, tout sert à mon plan inconnu, même la protection des cours étrangères.

Je vois les Moldaves qui, en pleurant, me montrent la Bessarabie, au-delà du Pruth, et la Bukovine, au-delà des Carpathes. J'entends les Transylvains et les Banatins qui m'appellent, le doigt sur la Tisa. Les Bitolins, Valaques de la Macédoine, me reconnaissent. Tant de frères !

De la Tisa à la mer Noire, à la droite ou à la gauche du Danube, je ne vois que des Roumains, nation jadis si nombreuse, si grande et si forte, aujourd'hui sous le joug, comme la bête de somme, et en proie aux Russes, aux Autrichiens, aux Turcs et aux ciocoï.

Dieu des armées, soutiens mon bras, et le Danube, avant la fin de l'été, coulera sous ses anciens maîtres. Je t'élèverai des temples comme des pyramides, quand j'ouvrirai le chemin de la Mœsie ; quand je camperai sur le Bug, sur la Tisa et jusque sur le Drin.

Alors la Roumélie, la Mœsie, la Dacie et la Panonie, prendront le nom de Roumanie ; car les Carpathes, l'Hœmus, le Pinde et leurs eaux sont notre pays d'héritage : nos ancêtres l'ont conquis ; il leur a été ravi par le Hun, l'Esclavon et le Turc.

J'en atteste les ruines qu'ils nous cachent ou dont ils

ne parlent pas, de peur d'éveiller nos souvenirs; mais, vains efforts! il est immortel le travail de nos ancêtres; leur sang crie, et une main invisible nous montre des signes partout où nous cherchons.

Là fut un temple, là des tombeaux, là des eaux thermales par eux découvertes, non par ces races; là sont des mines ou des oknas qu'ils ont exploitées, ou des pierres milliaires, ou des colonnes ou des arcs qu'ils ont élevés.

Vois ces aqueducs dans les montagnes, ce pont sur l'Is-ter, cette inscription au front d'un rocher. Partout nos ancêtres ont laissé des traces. A présent, la bonne mère, la patrie nous montre ses titres, elle pleure et sa voix m'appelle.

O patrie! ô ma mère! j'entends tes cris, je vois tes larmes. J'en jure par ton nom sacré, par tes plaies, par ton sang, justice te sera faite! Oui, périssent tes oppresseurs et vivent ton indépendance et tes droits!

— Que Dieu t'assiste! Mais le Turc est bien méchant. Depuis que le Roumain s'est mêlé à ce barbare, il n'a pas de jours blancs, et le pauvre pays souffre, courbé sous un lourd fardeau. Se plaint-il? le czar est là pour le protéger à sa façon.

Du Bug à la Tisa et jusque dans la Sava; puis, de l'autre côté jusqu'en Morava; puis, en haut sur la Driva et sur le Drin; en Macédoine, les Bitolins, les Vardari, le Carasé, la Maritza à travers les Bulgares, tous ces pays sont roumains.

Mais sous les Phanariotes, le Russe, par degrés, nous a pris le Bug, puis le Dniester, puis le Pruth; un beau jour il nous prendra le Séreth, puis le Buséu, puis l'Oltù, parce que cela lui plaira; enfin la Czerna, qui déjà n'est plus à nous, parce qu'il a plu à l'Autriche de s'en emparer,

Ainsi que de la Bucovine et des Carpathes. Chaque jour, son noir griffon ¹ va sautillant de cime en cime, de hauteur en hauteur, et nous chassant devant lui jusque dans la Balta, et encore la Balta est-elle entre les mains des Turcs.

Jadis le Turc, le Hongrois, l'Autrichien, l'Esclavon et le Russe, tremblaient devant nous. Aujourd'hui, ils caracolent sur leurs chevaux ², et le premier venu d'entre eux nous traite comme un vil bétail. —

A ces mots, Tudor se lève, superbe et frémissant. Son œil étincelle, sa poitrine bondit d'impatience : — Roumain ! s'écrie-t-il, aux armes ! c'est ton jour !

Avant tout, Prodan, je veux purifier mon armée des brigands qui la déshonorent : corbeaux qui se repaissent de chair humaine, lâches qui tuent des êtres désarmés, traîtres, pillards, inutiles à mes desseins. Va, dis-leur de venir. Déjà leur cause est jugée.

Prodan sort. Sur un signe de Tudor, entrent les deux pandours.

— Disposez votre corde avec adresse et mesurez bien la distance. Vos yeux fixés sur les miens, exécutez fidèlement mes ordres. Point de questions ni de réponses. Je vous ferai signe du regard, et soudain vous lui jetterez le lacet. —

Il dit, et s'asseyant sur son lit, il s'apprête à faire justice des coupables.

Deux pandours sont là, debout devant lui ; l'un, calme et indifférent, relève sous son petit bonnet sa longue et blonde chevelure ; l'autre, impatient, fronce le sourcil et

¹ Nom que les Roumains donnent à l'aigle d'Autriche.

² C'est-à-dire *ils font ce qu'ils veulent*.

redresse sa moustache. On dirait l'ange de la vengeance. C'est à lui que Tudor a confié le fatal lacet.

Cependant Tudor a encore des soucis. Suspect aux brigands, il craint que leurs bandes ne veuillent pas les livrer sans combattre.

Paraît Jova. Robuste et fier, il promène un regard assuré. N'a-t-il pas une armure d'or ?

Pendant ce temps, Turculetzù s'était approché de la troisième porte, et là, tirant de ses poches le collier d'or de l'image qu'il avait dépouillée, et les bijoux de la jeune fille qu'il avait déshonorée, il les regarde de nouveau.

Ni crainte, ni remords. Il a mille défenseurs, hardis et fiers palicares, sans foi ni loi, et que la soif du meurtre et du pillage soumet à sa volonté.

— Que me veut monsieur le sludjar ¹ ? C'est sans doute pour le partage du butin. Il n'attrape rien celui qui sommeille. Quand je pense à la pauvre Zoé. Quel plaisir qu'une petite fille, quand on la tient dans ses bras, pleurante et craintive comme une colombe !

Et monsieur le Hadji Prodan qui me criait de la laisser, parce que lui, très-saint, il a juré de respecter ceux qui se livrent ! Des serments ! J'en fais quand cela me plaît, et je les foule aux pieds de même. Ai-je tort ? Avec la croix, l'armée ne peut se soutenir ; c'est pour cela que les pandours n'ont pas même de vêtements. —

Ainsi se parlait Turculetzù, quand un signe lui apprit que le sludjar le mandait. Il regarde son épée, son pistolet et son handjar (poignard turc), et s'enveloppant de sa capote, il entre. A peine a-t-il franchi le seuil, la porte se referme derrière lui brusquement ; il voit des taches de

¹ Grade honorifique de 3^e classe qu'avait Tudor. Depuis le règlement organique, ces grades n'existent plus qu'en Moldavie.

sang ; le sludjar, tranquille et sévère, et à ses pieds Jova mort.

— Brigand, lui crie Tudor, vois ta honte et le châti-ment qui t'est réservé ; vois la vierge, la vierge sainte que tu as pillée ! — Mais déjà le lacet meurtrier serre Turculetzù qui se débat violemment sous l'étreinte. — Humilie-toi, reprend Tudor ; c'est la main de Dieu qui te frappe ; c'est ta jeune victime qui, par moi, se venge de tes souillures ! —

Turculetzù écume de rage ; il se tord ; ses yeux sortent de leurs orbites, roulant furieux dans sa tête rasée ; mais son bras est vigoureux encore, il agite son cimenterre. Vaine menace ! la mort l'étreint, il tourne la tête en grinçant des dents, tombe, se relève, lance un dernier regard et retombe. Justice est faite.

— Ainsi périssent, dit Tudor, les sacrilèges, les pillards et les meurtriers !...

Puis, faisant signe aux pandours de se retirer : — Allez, leur dit-il, et pas un mot de ce que vous avez vu ! Sinon, malheur à l'indiscret ! Sa mère le pleurera. Retournez au camp. Vous êtes braves. Dites à l'armée de se tenir prête et d'entourer la horde albanaise. —

Les pandours s'inclinent et sortent. Au bas du grand escalier se rassemblent les chefs : l'un d'eux retrousse sa moustache. Tous sont en souci. Que va-t-il se passer avec ces insolents qui font fi de Tudor et de ses ordres ?

Chez Tudor entre Hadji Prodan.

VI.

Déjà toute l'armée est hors du camp : elle compte quinze mille pandours et quatre mille Albanais, tous marchant

par rangs égaux, un rang d'étrangers et trois de pandours. Si les Albanais osent remuer, pas un n'échappera vivant.

A gauche, les Carpathes aux cimes neigeuses, et dont les chaînes vont en se perdant vers l'orient. Plus loin, dans la brume, le fier Vulkan, qui n'a jamais d'été et qui porte une mer de glace sur ses hauts sommets.

Sur une colline un grand et majestueux autel, environné d'étendards. De chaque côté de l'autel, des candelabres. Sur l'autel, le sabre, la croix et l'Évangile ; le tout rangé de manière à être vu de toute l'armée.

A l'autel, trois prêtres se préparent à sanctifier l'armée et son œuvre.

Tudor paraît. Il s'avance avec fierté, revêtu d'une courte gueba et ceint d'un cimenterre. Ses lieutenants s'inclinent sur son passage. Dans les airs un aigle plane, les ailes déployées.

Tout est calme et silencieux : le ciel et la terre semblent prendre part à cette sanctification... C'est un de ces moments solennels qui saisissent vivement le cœur. Toute l'armée est dans l'attente. Tudor lui-même est ému...

Les chants sacrés se font entendre, et l'armée écoute avec recueillement.

A l'occident, le soleil se cache et le ciel se colore de vives rougeurs.

Vuka, le porte-étendard, le hardi Vuka, qui passe l'Oltù avec son gentil cheval bai, caracole dans les rangs, pareil à l'Oltézù, quand il roule, écumant, à travers les montagnes.

Krapatul, le capitaine ; Fruntelata, Nespalatul et Vigéli le bataillard, tous porte-glaives des pandours, passent, rapides et étincelants, à travers les rangs serrés, comme des éclairs dans un ciel **noir**.

Les chants ont cessé. Dans toute l'armée, il se fait un grand silence. Alors Tudor se lève, passe la main sur son front, fait quelques pas en avant, et invite avec un geste l'armée à l'écouter.

— Compagnons, s'écrie-t-il, la Roumanie, si longtemps malheureuse, sourit à nos étendards.

Son cœur palpite de joie à la vue de ses vaillants enfants et de ses aigles. Roumains ! c'est en nous qu'elle espère pour vivre d'une vie nouvelle, pour reconquérir son indépendance et ses droits.

Car les nations ne doivent pas mourir. Ces terres si fertiles sont dignes d'un autre sort.

Voyez nos villes en cendres, nos villages, nos champs dévastés, nos églises profanées, nos images, nos saintes reliques insultées !

Aujourd'hui, le Roumain n'a pas même le droit de porter des armes et de défendre son foyer. Rien n'est à lui, ni le fruit de ses sueurs, ni sa femme, ni sa sœur, ni ses filles qu'il chérit. Tout ce qu'il possède est la proie du Turc ou du Grec. Ses filles, pauvres petites qu'il élève avec tant d'amour, le Turc les voit... où sont-elles?...

Cependant, le Turc est faible : la réforme, le Russe, ont été sa perte ; Ali les bat ; les Grecs le sapent ; il a pour ennemis les Bulgares, les Serbes et tous ceux qui croient en Christ. Roumains ! un dernier effort, et c'en est fait du Croissant, et tous les chrétiens sont sauvés !

C'est d'ici que doit partir l'étincelle qui va l'embraser dans un cercle de feu. Jamais l'heure ne fut plus propice. Soudzo est mort. Ce temps ne reviendra plus, me suis-je dit, et soudain avec joie j'ai fait un appel aux armes, disant : Ou mourir, ou vivre !

Rien de plus saint que notre cause : c'est la religion, c'est la patrie ! Ce sont les Turcs qui font la honte et l'opprobre de ce pays ! Nous ne sommes pas venus pour piller. Je ne suis pas un Pasvantoglù, et sous nos étendards ce pas une Harvatzia ¹ ; c'est une armée, une armée chrétienne n'est que les pandours !

Pourtant, cette nuit, dans mon sommeil, il m'a semblé voir se passer quelque chose d'étrange et de terrible. Au milieu d'un bruit effroyable, une voix m'a crié : « Vengeance !

Cette nuit, des femmes, des vierges innocentes ont subi le dernier outrage ; le sang a coulé, versé par des lâches qui ont osé porter sur moi leurs mains sacrilèges. Ils sont dans vos rangs. N'attendez rien de moi tant qu'ils vivront... »

— A ces mots, je me réveille plein de frayeur, je saute de mon lit et je vois l'image de la Vierge-Mère, prête à me parler. Des larmes semblaient couler de ses yeux. Vaillants ! la sainte Vierge vous le demande : les brigands découverts, que méritent-ils ? — La mort ! la mort ! — et ce cri se prolonge dans les rangs.

Pâles de terreur, les Albanais cherchent des yeux leur Turculetzù et leur Jova. Mais Tudor se dirige vers l'autel, prend une croix et la porte en face de l'armée avec un saint respect.

— Que tous ceux qui croient dans la croix s'humilient. Ce qu'ils vont voir, c'est pour la patrie et pour Dieu ! Malheur à ceux qui pensent mal ! Amis ! la sainte Vierge a parlé, et je dois faire exécuter ses ordres.

Oiseaux de proie qui se tiennent à l'écart pendant la bataille ! A peine finie, les voilà qui s'abattent, avides,

¹ C'est-à-dire une *Jacquerie*.

affamés, sur le corps qui ne vit plus, conviant leurs petits à la curée.

Tels ces hommes funestes, sans loi et sans honneur : ils ne savent ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils font. Bourreaux errants, ils ne voient dans le métier des armes que la solde. Pour eux la gloire, c'est le brigandage, c'est l'ivrognerie, c'est le pillage, c'est l'ignominie ; ils croient que je suis *Sava*¹ et eux *Neferi*².

Le fier lion, plein de force, dédaigne de tuer la faible créature, alors même qu'elle le défierait. Il est sauvé l'ennemi qui se rend : il retourne chez lui, son fusil chargé. Le vaillant croirait se déshonorer en l'insultant. Il lui tend la main pour l'aider.

Hors de nos rangs le lâche qui de cette loi n'est pas digne, et qui va dans les forêts, comme les brigands, dépouillant le passant, pillant les veuves, ravissant les vierges qui n'ont pas la force de se défendre ! Je veux des soldats, non des brigands ! Ceux qui veulent servir sous mes ordres, qu'ils jurent sur la croix de ne rien faire contre l'honneur, et d'approuver tout ce que je croirai devoir entreprendre, soit pour la discipline de l'armée, soit pour la gloire et pour la défense du pays !

Pour moi, je fais serment, au nom de Dieu et de la patrie, sur votre vie et sur votre vaillance, sur saint Georges qui nous regarde³ du haut de ces étendards qui nous ombrent ; je fais serment d'être à vous jusqu'à la fin. —

Alors les chefs, pleins de respect, baisent la croix et saluent Tudor qui les fixe, pendant que les prêtres vont

¹ Chef d'Albanais qui, dans la révolution de 1821, prit parti contre Tudor.

² Nom d'un corps d'Albanais.

³ Sur les étendards roumains figurent l'image de saint Georges terrassant le dragon.

dans les rangs, répandant l'eau sainte, inspirant le repentir aux coupables, à tous la foi en Tudor et en son entreprise.

Il est des volontés que rien n'arrête et qui vont droit au but : cœurs d'airain, esprits inflexibles qui se forment quand s'agite la foule. Ces hommes paraissent, ils commandent et ils sont salués dictateurs.

Dans les rangs passe une grande frayeur... Un géant s'avance portant la grande image de la Vierge au bout d'une lance. A ses côtés marchent deux hommes, portant deux pals, sur chacun desquels est fixée une tête sanglante et défigurée. Au-dessous, pendent de nombreux bijoux.

Des hérauts marchent devant d'un pas fier et majestueux : ils vont, jetant d'une voix lugubre ces mots qui sèment l'effroi dans tous les cœurs : « Voilà le châtiment réservé à tous ceux qui manquent à Tudor et à leur devoir! »

Extrait de la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies,
Livraison de Novembre 1856.



REVUE DE L'ORIENT

DE

L'ALGÉRIE ET DES COLONIES,

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE.

Autorisée par décisions de LL. EE. les Ministres de l'Intérieur,
de l'Instruction publique et des Cultes.

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE, DES VOYAGES, DE LA LITTÉRATURE,
DES SCIENCES, DE LA COLONISATION, DE L'AGRICULTURE,
DU COMMERCE, DES RELIGIONS, DES MOEURS ET COUTUMES DES PEUPLES
DES DIVERSES CONTRÉES DE L'ORIENT, ETC.

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE

ET AVEC LA COLLABORATION

De Membres de l'Institut, d'Orientalistes, de Consuls et de Voyageurs.

RÉDACTEUR EN CHEF :

M. VICTOR LANGLOIS,

Secrétaire général de la Société Orientale.

La **REVUE DE L'ORIENT, DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES**, Bulletin de la Société orientale de France, se publie le 15 de chaque mois, par cahier de 6 à 7 feuilles grand in-8°, et forme, à la fin de l'année, 2 volumes de 600 pages environ.

Le prix de l'abonnement pour l'année, franco, est fixé :

Pour Paris, la France et l'Algérie, 20 fr. — Pour l'étranger, 25 fr.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau de la *Revue*, 20, rue de l'École-de-Médecine.

La Collection de 1847 à 1856, formant 20 volumes, prix : 200 fr.

Paris. — Imprimerie de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

<https://biblioteca-digitala.ro/> / <https://www.iini.ro>

ORTODOXISMUL BISERICII ARMENE

scrisă cu autoritatea mai multor
scriitori celebri

ȘI

Răsturnarea nefondatelor pretențiuni ale Armenilor,
ce susțin că sunt ortodocși,

DE

GEORGE ARAMĂ

Profesor la Seminarul Veniamin.

„Dacă vócea verității va fi au-
dită, ei nu'și vor impetri inima.“
W. Guettée (Exp. doct. ort.
pag. XVI).



I A Ș I.

TIPOGRAFIA NAȚIONALĂ STRADA ALEXANDRI.

1 8 9 1.

MONOFISITISMUL BISERICII ARMENE

dovedit cu autoritatea mai multor
scriitori celebri

ȘI

Răsturnarea nefundatelor pretențiuni ale Armenilor,
ce susțin că sunt ortodocși.

DE

GEORGE ARAMA

Profesor la Seminarul Veniamin.

„Dacă vócea verității va fi au-
dită, ei nu'și vor impetri inima.“
W. Guettée (Exp. doct. ort.
pag. XVI).



I A Ș I.

TIPOGRAFIA NAȚIONALĂ STRADA ALEXANDRI.

1 8 9 1.

R Ț S P U N S

**la o broșură ce a apărut de câte-va zile și circulă prin țară,
semnată de un D. Luca Sarmacaș.**

2004/14

Domnului N. Torza, Profesor universitar, ca semn de
respectului și devotamentului ce-i portez.
Geop. Drano



În Istoria modernă ecclesiastică publicată de sub-
scrisul în vara anului trecut, între alte cestiuni variate
ce am tratat, m'am ocupat și de biserica arménă, pronunțându-mă, după autorii ce'i avém înainte, că biserica
arménă este monofisită.

Dovadă am adus pe Eutimie Zigabenu, scriitor de
mare autoritate în literatura teologică orientală a secul.
al XII, de óre-ce opera sa : *Panoplia dogmaticchi*, pentru
întinderea și amănunțimea multor tratate ce cuprinde, în-
trece Teologia sf. Ión Damaschin. (Védă-se Vol. I. Teol.
Dogm. de Macarie, trad. de Arh. Timuș. Bucuresci, 1888).

Nici nu vroiam a'mi presera Istoria ecclesiastică
numai cu probe, note și citațiuni, care de multe ori nici
se cetesc de toți, pe unii îi obosec, iar pe autor îl costă
tipariul mai scump.

După nouă luni dela aparițiunea Istoriei moderne
ecclesiastice, un domn Luca Sarmacaș, fost profesor la
șcôla arménă din Iași, prin o broșură scrisă cu poxie
și preserată cu personalități, ce pe une-locuri degene-
reză în diatribă, se trudesce a dovedi că *biserica ar-
ménă este ortodoxă*, iar nu monofisită cum susțin eu și
cum este. Dacă broșura d-lui Sarmacaș ar fi fost pro-
ductul numai al dorinței de a restabili adevărul istoric,

ce după d-sa s'ar fi alterat, dacă s'ar fi mărginit a critica numai cartea mea, fără a se atinge de persoană, n'ași fi găsit trebuitor a răspunde.

Faptul însă că, d-sa trece marginele unei critici ne-pasionate și împrejurarea, că introduce în discuțiune industria, comerțul și păcînicia Armenilor din România, că în fine în mai multe locuri mă *provócă* la răspuns, justifică aparițiunea scrierii de față.

Și ca să nu credă lumea care n'a cetit Istoria ecclésiastică, ce am publicat, că am țin ceva de păcînicia și onorabilitatea Armenilor, declar, chiar dela început, că nu numai n'am întrodus în discuțiune asemenea cestie, dar nici macar am bănuir păcînicia și cinstea lor.

Lucrul fiind ast-fel, se vede dela sine, că d. Sarmacaș amestică lucrurile cu intențiune.

Dar d-sa nu numai că intenționat amestică cestii sociale cu cele pur confesionale, dar încă unde este vorba a certifica ortodoxia bisericeii armene, întrodue un metod nou de interpretație a textelor la care recurge. D-sa nu se ține nici de sensul literal, nici de înțeles, n'are în vedere nici scopul autorului etc., ci ține cu orî-ce preț ca aducînd citatele, ca spre esemplu din cartea eruditului W. Guettée, să și pótă confirma cu orî-ce preț tesa ce urmăresce și anume omodoxia cu noî a bisericeii armene; fie că din acele texte iese cea ce caută a dovedi, sau nu iese, dar d-sa, așa vrea, să iese. De bună samă a socotit că numele lui Guettée luându-l dovadă, va produce în ochii cetitorilor sîi efectul ce căuta; cred însă că nu și în ochii cugetătorilor și a cunoscătorilor mai de aprópe în cele bisericești.

Fiind-că în primul loc „Expunerea doctrinei ortodoxe“ de W. Guettée, este suportul principal, dacă nu unic, invocat de d. Sarmacaș și de aici atârnă saū nu lauri sēi, voiū aduce și eū în desbatere câte-va cuvinte de a le savantului Guettée spre a se vede, dacă el admite diofisitismul bisericeī armene, și dacă 'ī recunósce că sunt omodoxī în credinā cu noi întru tóte; după aceea voiū dovedi că biserica arménă este monofisită și că ea nicī în Asia, nicī în țera nóstră, n'a realizat formal și durabil *uniunea* cu biserica Constantinopolitană; (deși acésta din urmă a încercat de mai multe ori) și dar prin acésta va fi cred surpat și al doilea suport al scrierii d-lui Sarmacaș.

Studiul de față se va încheia cu o privire critică, relativ la scopul scrierii d-lui Sarmacaș precum și la scopul ce probabil vor fi avut în vedere cei ce aū văđut scrierea d-lui Sarmacaș și aū aprobat'o.

Prin urmare acéstă lucrare se va divide în trei părți.

I.

Iată cum începe eruditul doctor Guettée opera sa :

„Publicând acest uvragiū, scopul nostru principal a fost, de a concura, după mijlócele nóstre, la marea operă a unirei Bisericii.“

Vra se dică, scopul sēu a fost să aducă pacea creștină, a fost să predice unirea unde nu era, de alt fel putea el óre să dică Armenilor, realizați unirea, când era conșins că Armenii sunt omodoxi? Probabil, scopul sēu credea a'l realiza mai ușor, dacă ar mai atenua dife-

rințele doctrinale, și decî punându-se mai pre sus de vrajbe și diferențe doctrinale, propagă unirea bisericilor ca un filosof mare creștin.

Iar la pag. XIII ȃice: „Scopul nostru fiind de a „aplana, pe cît posibil obstaculele ce se opun unirei bisericelor anglicană și americană cu biserica orientală, etc.

Ce pôte fi mai clar și mai înțeles?

Cu tôte acestea d. Sarmacaș, prefăcându-se că nu înțelege menajamentele savantului dr. Guettée, susține morțiș, că Guettée 'l documentează omodoxia bisericeî armene cu cea orientală. Invęțatul Guettée încă trăiesce și dar ar putea da d-luî Sarmacaș lămuriri, lumină în cauză, de ce ore nu i-le a cerut? Saũ pôte i le-a dat nefavorabile sie-și?

Apoi nu se vede limpede că însuși eruditul Guettée se justifică ore-cum la pagina 8, când ȃice: „numai din „acest punct de vedere am pus biserica arménă între „representanții adevăratei bisericeî, etc.“

Vra se ȃică de alt-fel ea nu represintă o adevărată, o ortodoxă biserică.

Iar mai jos pe aceeași pagină continuând ȃice: „că biserica arménă *separându-se* de biserica orientală „și occidentală in epoca sinodului de Halcedona și în „urma unei simple neînțelegeri (pôte fi cine-va mai me- „najator), n'a luat nicî o parte la vieța comună a bisericiei, dela acea epocă și s'a pus în stare de *shismă*.“

Ore de aici iese omodoxia bisericeî armene?

Iar la finitul prefaței, pag. XVI, ȃice: „Ne place „a crede că in bisericile separate, sunt mai mulți ómenî „care se înșală de bună credință, de cît *hereticî* îndă-

„rătnici. Pentru acésta le oferim modesta nóstră lucrare
 „și sperăm că ei nu 'șă vor impietri inima. ...

In care alternativă vrea dar biserica arménă să se pună ?

Că învățatul doctor nu caută a'î jigni pe eterodoxi, ci de a'î imbuna, a'î menagea, în vederea scopului ce urmăresce, uniunea, este evident ; dar a pretinde că Guettée a privit biserica arménă ca împărtășind esact aceiași credință cu noi, ar fi a forța sensul cuvintelor sale, interpretându-le talmudicesce.

Din acestea se vede, că tocmai autoritatea unui doctor așa de însemnat în țările nóstre, pe care pune atâta temeiū d. Sarmacaș, nu certifică de loc că biserica arménă este omodoxă cu biserica răsăriténă.

Dar, pentru orî-cine, autoritatea numai a unui singur scriitor nu'l satisface, când este vorba a cunoște adevărul în orî ce chestiune. De acea voiū recurge și la autoritatea altor scriitori, unui cu reputațiune europénă, mai ales că d. Sarmacaș îmi face un capitol de acuzare, că am recurs numai la scrieri grecesci (pag. 13). Să scie însă d-sa, că *marturiū nemijlociț* a evenimentelor, a faptelor petrecute, a doctrinelor confesate pe timpul lor ; ca cei mai demni de credibilitate pentru istoric sunt aceștia, și dar in cazul nostru ei sunt scriitorii grecesci.

Totuși îi voiū face cred plăcere d-lui Sarmacaș asigurându-l că, am recurs și la alte isvóre când am afirmat în Istoria ecclesiastică că biserica arménă este monofisită. De aceea, ca d-sa și orî-cine, să mă pótă controla, îi voiū indica tóte isvórele pe care le-am avut în vedere,

notându-î cartea, autorul, locul imprimărei, anul, ediția, și chiar pagina.

Isvórele le impart: în romănescî, grecescî, germane, francese și rusescî.

I. Romănescî.

1. Grigorie, mitr. Ungro-Valahiei. Pentru Eresurile Armenilor, Bucurescî, 1824, pag. 1—28.
Ibidem. Dosoteiü, patriah. Ierusalimului. Cartea 12, cap. 7, pag. 29—41.
Ibidem. Vorova lui Teorian cu prea cinstitul și prea cucernicul Catolic Nerses (Gratiósul), pag. 42—185.
2. Veniamin, mitr. Moldovei. Bisericească Istorie a lui Meletie, mitr. Atenei. Iași. 1841.
Tom II, III și IV.
3. Andreiü Baron de Șaguna. Istoria bisericii ortodoxe. Tom. I. Sibiü. 1860, § 258, pag. 291, No. 4.
4. Dr. N. Nitzulescu. Compendiü de Istoria bisericeii. Bucurescî. 1875, § 128, pag. 246, și § 65, pag. 118.
5. Arh. Filaret Scriban. Istoria bisericeii. Iași. 1869, pag. 60, nota 42.
6. B. P. Hajdeü. Revista nouă, Bucurescî 15 Iulie 1890.
- 7). Diarul „Ortodoxul“ din 1880, pag. 93 și „Ortodoxul“ din 1884, No. 33, pag. 260.

Să se noteze bine, că în tóte aceste scrieri romănescî, pe larg orî pe scurt, se vorbesce despre Armeni,

și că toți acești autori recunosc monofisitismul bisericeii armene. Apoi că, după cât cunosc, scrierile de mai sus, n'a fost contrațise sau protestate de vre un creștin monofisit. Acastă tăcere semnificativă, vorbește de sine, n'are nevoie de comentarii.

II. Grecesci.

1. Eutimie Zigabenu, Panoplia Dogmatici, titl. 23, pag. 153.
2. Nichifor Calist. Bisericească Istorie. Cartea 18, cap. 53, 54.

III. Germane.

1. Kraus. Istoria bisericească. Trier. 1872, pag. 342 și 577.
2. Zimerman și Holtzman. Enciclopedia Teologică de Maier. Leipzig. 1885. Art. monofisiți.
3. Caftan. Teologia dogmatică.

IV. Francese.

Dictionnaire encyclopedique de la Theologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs de L'Allemagne catholique moderne, traduit de l'Allemand par L'Abbé I. Goschler. Din această carte tipărită în Paris,

1. Hefele în Tom. XV. pag. 235—249, și
2. Welte în Tom. II. pag. 12—20 vorbesc despre Armenii monofisiți.

V. Rusesci.

1. Smirnov. Istoria bisericescă. Petersburg, 1886, edit. IV pag. 281. Acastă scriere este aprobată de sf. Sinod permanent al Rusiei ca manual pentru Seminariii și este și premiată.
2. Troițky. Istoria și ritul bisericeii armene, 1875.

II.

Rezemat dar pe autoritatea acestor scriitori, voiŭ aduce și în scrierea de față, citate și extracte din cărțile lor, căci a introduce în extenso tot ce a scris fie-care despre Armenii monofisiți, ar fi a face o monografie voluminoasă, cea ce n'a fost scopul meu.

Iată ce ŭice Hefele în opera citată mai sus :

„Monofisitismul este o socotință eriticăscă, care nu recunoșce în Iisus Christos de cât o *singură natură* și nu de odată o natură adevărat divină și o natură adevărat omenăscă.

Adevăratul autor al eresiei monofisite este *Evtihie*.

„Evtihie era preut și arhimandrit al unei monastirii în vecinătatea Constantinopolului, în această calitate el se vedu obligat a se rîdica cu vigore contra doctrinei episcopului seŭ, Nestorie; însă combătând Nestorianismul, cădu în extremitate contrară, și în timp ce Nestorie separa prea mult cele două naturi în Iisus Christos, Evtihie le amestică și nu făcu de cât una singură.

„Cea întâia plângere care s'a ridicat contra lui, fu
 „adusă de Domnus, episcopul Antiohiei, carile l'a acusat
 „că reînvieste erezia lui Apolinarie, că învătă în Iis.
 „Christos o singură natură și susține că Divinitatea a
 „pătimit.

„Acastă plângere a rămas fără efect. Însă îndată
 „după aceea, Eusebie, episcopul din Dorilea, în Frigia,
 „la un sinod adunat în 448, la Constantinopol, sub pre-
 „ședința patriarhului Flavian, supuse un nou act de a-
 „cusațiune contra lui Evtihie, căruia deja 'i făcuse în
 „particular, înțelepte muștrări, însă fără folos. Evtihie,
 „citat înaintea sinodului, nu se înfătoșeză, pentru că re-
 „gula sa, dicea, 'i opresce a părăsi monastirea sa; însă
 „a declarat înscris că nu adora în Christos, după în-
 „trupare, de cât o natură, natura divină intrupată.
 „Christos, dice el, este adevărat om însă corpul său nu
 „este de aceeași natură ca al nostru și eu nu voiū re-
 „cunósce nici odată cele două naturi în Christos.“ Citat
 „de mai multe ori înaintea sinodului, se înfătoșeză.
 „Evtihie a declarat în mai multe rinduri, înaintea adu-
 „nării episcopilor, că el nu consideră corpul lui Christos
 „ca deopotrivă cu al nostru și a formulat principala
 „propozițiune: „Înaintea unirei, Domnul Nostru avea
 „două naturi, după această uniune nu'î mai mult de cât
 „una.“ Sinodul a pronunțat anatema contra doctrinei
 „sale, l'a escomunicat și depus pe Evtihie. Dioscur, pa-
 „triarhul Alexandriei, a luat cu hotărîre partida lui Ev-
 „tihie și l'a restabilit în demnitatea sa sacerdotală.
 „Dioscur nu înțelegea în fond doctrina S. Ciril alt-fel
 „de cât Evtihie: el trata opiniunea deosebită de nesto-

„rianism și rugă pe împărat să convoce un sinod ecumenic pentru a pune capăt cestiunii. Teodosie, după ce a făcut orice încercări mai mult sau mai puțin parțiale, a împacă pe Flavian patr. Const. cu Evtihie și a cerut o profesie de credință acestuia din urmă, a convocat la Efes un sinod la care nu trebuia să se ducă decât episcopii înadins invitați de împărat. Savantul Teodoret al Cirului trebuia să fie exclus, și toți acei care judecaseră deja pe Evtihie, trebuia să fie privați de dreptul de a vota.

„În schimb, Dioscur era numit președinte al sinodului de împărat, care a însărcinat în urmă pe doi demnitară a imperiului să supravegheze mersul discuțiunii, să mențină ordinea și să oprească pe toți acei care ar tulbura pacea. Leon, papa Romei, n'a luat parte la acest sinod, din cauză că Atila amenința Italia, dar prin o epistolă adresată, se referea la o scrisoare adresată lui Flavian și în care expunea în detaliu doctrina bisericească asupra Intrupării lui Iis. Christos. Aceasta-i celebra *Scrisoare dogmatică a lui Leon către Flavian*, în care el demonstrează că Fiul lui Dumnezeu s'a făcut om pentru a răscumpăra omenirea, că pentru acest scop în adevăr a luat, în pântecul mamei sale, natura umană, că cele două natură sunt ipostatic unite în o singură și aceeași persoană și că calitățile particulare a ambelor natură subsistă cu uniunea lor în Christos.

„Sinodul care se reuni la Efes, în luna August, 449 nu făcea mențiune de aceste scrisori și după nelegărități și violențe neauzite, pronunță anatema contra doctrinei celor două natură. Acest vestit sinod primi numele de „sinodos listrichi“ pe grecesce (sinod tălăhăresc).

„Victoria monofisiților nu fu lungă. Flavian, imediat după nedrepta decisiune dela Efes, a scris papii Leon, cu carele s'a înțeles a convoca un sinod ecumenic în Italia, dar Flavian în curând móre și lui 'i urméză la scaunul patriarhal Anatolie. Acesta subscie epistola dogmatică a lui Leon cătră Flavian și în timp ce Leon lua tóte măsurile pentru a împaca cu biserica pe episcopii atrași de Dioscur; imperatoarele Marcian, succesorul lui Teodosie care murise, de acord cu Valentinian III, convocă un sinod ecumenic la Nicea, de unde îndată fu transferat la Halcedon, fiind-că papa dorea ca imperatoarele să pótă personal a fi present la sinod.

„Acesta-î al patrulea sinod ecumenic de Halcedon, ținut în 451. In acest sinod s'a depus Dioscur și anatematizat, s'a întărit epistola lui Leon cel Mare, s'a anatematizat Evtihie și Nestorie și s'a formulat în a cincea ședința, doctrina ortodoxă în acești termińi: „Noi recunóscem un Fiu în (și nu din) dóuë naturi, neamestecate, neschimbate, neîmpărțite și ne-separate.“

„Imperatoarele Marcian nu numai a adoptat hotărârile dela Halcedona, însă opri Evtihienilor, care deja formase o sectă, de a avea un cler și cult particular; el a condamnat la esil și la alte pedepse grave pe orî-cine ar răspândi în viitor erezia nouă și ar îndrăzni a combate doctrina ortodoxă. Evtihie și Dioscur au fost cei întâi condamnați la exil; însă Evtihie, deja prea înaintat în vristă în momentul chiar când controversa isbucni, móre în epoca condamnațiunii, în timp ce Dioscur trăi încă la Gangra, în Paflagonia până la 454.

„Totuși erórea monofisită nu s'a stérpit. Un călugăr
 „din Alexandria, numit Teodosie, se duse imediat după
 „rescriptele imperiale în Palestina, și a înduplicat a crede
 „pe numeroșii călugări din acéstă parte, că sinodul din
 „Halcedon a tradat adevărata credință și a confirmat
 „nestorianismul. Acești călugări, caré erau în număr mai
 „mult de 10,000, atrași prin confratele lor, condemnând
 „doctrina lui Evtihie și invěțând că natura umană a
 „fost ca *absorbită* de natura divină, nu vroiră a admite
 „diofisismul sinodului din Halcedon, fiind-că recunóscerea
 „a dóuë naturi, diceau ei, trebuie logic a aduce recu-
 „nóscerea a dóuë persóne și prin urmare nestorianismul.
 „Ei menținură cu putere opiniunea unei singure naturi,
 „fără a se pronunța cum înțelegeau, că divinitatea și
 „umanitatea puteau a nu fi de cât o natură. Acéstă nouă
 „teorie, care arunca de o parte Evtihianismul, de alta
 „sinodul de Halcedon, formă *monofisismul special*, deo-
 „sebit de evtihianism.

„Iuvenalie, patr. Ierusalimului, nevoind a anatema-
 „tisa hotăririle dela Halcedon, după cum 'i cereau că-
 „lugării; aceștia susținuți de văduva lui Teodosie al II,
 „se răsculară, alungară pe Iuvenalie, aleseră pe că-
 „lugărul Teodosie din Alexandria, patriarh al Ierusalim-
 „ului, arseră câte-va case și uciseră mai mulți dio-
 „fisiți din cei mai însemnați. Ast-fel făcură și în alte
 „orașe din Palestina. Imperatoarele se vădu obligat a
 „lua măsuri severe pentru a aduce la ordine pe acești
 „fanatici turbulenți și a pedepsi pe cei mai vinovați.
 „Teodosia fugi în 453 la călugării din muntele Sinaï;
 „Iuvenalie și cei alți episcopi ortodoxi fură reinstalați în

„scaunele lor și mulți monofisiți se împacă cu biserica.
 „Totuși seeta nu fu cu desevirșire stînsă.

„A dóua țeră unde sinodul de Halcedon fu aruncat
 „și stégul monofisismului arborat, a fost Egiptul. Aci
 „se afla *Proteriū* patriarh al Alexandriei. In Egipt se
 „repetară aceleași fapte crude ca și în Palestina, căci
 „partidul lui Dioscur monofisitul 'i făcu crâncenă opo-
 „sițiune lui Proteriū, până ce la urmă s'a și revoltat
 „contra lui Proteriū. Soldații imperiali, care trebuiaū a
 „înăduși rěscóla, fură împinși de popor in Serapion și
 „acolo arși de vii, trebuia o putere militară conside-
 „rabilă spre a restabili ordinea. In urmă *Timoteū E-*
 „*lurie* și *Petru Mongu* se puse în capul călugărilor, a-
 „traseră mai mulți episcopi, anatematicară sinodul de Hal-
 „cedon și profitară de mórtea imperatorului Marcian
 „(457), pentru a pune mâna, prin ajutorul populației,
 „pe catedrala Alexandriei.

„Timoteiū se hirotonisi imediat episcop și la rîndul
 „seū hirotoni cãți-va episcopi și preoți. Proteriū fu a-
 „sasinat în baptisteră și Timoteiū înalțat la scaunul
 „Alexandriei. După aceea Timoteiū n'a întărđiat a depune
 „pe episcopii și preoții diofisiți din tóte orașele Egipt-
 „tului și a distribui slujbe partisanilor seī.

„A convocat un sinod și l'a dirigeat, pronunțându-se
 „anatema contra sinodului de Halcedon, contra lui Leon
 „și Anatolie.

„Al treilea patriarhat pe care 'l ocupară monofi-
 „siții, după sinodul de Halcedon, a fost al Antiohiei.
 „Un călugăr din Constantinopol, Petru supranumit F'ulon
 „(grecesce Gnafevs), adică înălbitor de pei (Dubălariū)

„dela meșteșugul ce'l esercita, chiar în monastire. Căș-
 „cigând favórea lui Zenon, ginerele imperatorului Leon,
 „îl însoți la Antiohia în timpul unui comandament pe
 „care Zenon avea a'l esercita în Orient. Acolo Petru
 „Fulon a creat cu concursul Apolinariștilor, al căror
 „opiniuni erau analóge cu ale sale, un puternic partid
 „contra patriarhului Martir și a ațîțat o așa de vie o-
 „pozițiune în cât patriarhul renunță îndată la func-
 „țiunile sale.

„Petru Fulon cuprinse apoi scaunul patriarhal și
 „pentru a întări partidul monofisit în opiniunile sale, a
 „adaus în Trisagion cuvintele: „carile pentru noi te ai
 „rěstignit.“

Am ținut să arăt origina monofisismului ast-fel cum
 o descrie Hefele, ca să se védă cine sunt și cum au
 procedat a'și lăți opiniunile lor în paguba diofisismului
 și anume prin ce măsuri. Hefele continuându-și studiul
 arată încercările mai multor împărați de a'i atrage la
 ortodoxie, vorbește de *Henoticonul* lui Zenon, arată apoi
 pe larg cum monofisiții s'au fracționat în *Acefali*, *Teo-*
pashiți, *Ftartolatri*, *Aftartodocheti*, *Teodosieni* și *Gai-*
niști, *Agnoeti*, *Triteiști*, *Cononiști* și *Filoponiști*, *Damia-*
niști și *Tetradifiți*, *Niobiți* și *Iacobiți*. Apoi încheindu-și
 articolul dice :

Monofisiții se menținură până în zilele noastre ;

1). „In Siria, Mesopotamia, Asia Mică, Insula
 „Cipru, Palestina

2). „In Armenia. „Patriarhul Nerses din Asch-
 „tarag, a anatematizat în 527 în sinodul de Ferjin,
 „care era atunci reședința patriarhului Armeniei, pe si-

„nodul de Halcedon ca pătat de nestorianism. De atunci
 „monofisismul s'a stabilit temeinic în această țară. Afară
 „de erezia principală, mișună tot felul de superstiții și
 „abusuri până și cerimonii semi-judaice.

3). „In Egiptet afară de numele de Iacobiți, mo-
 „nofisiții pórta acolo numele încă de *Copti*. . . .

4). „Biserica din Abisinia atârna asemenea de pa-
 „triarhul monofisit al Alexandriei și această atârnare o
 „aruncă în seclul al 5 și al 6 în erezie. Ea este pusă
 „sub autoritatea unui mitropolit său *abuna*. In fine din
 „aceste patru regiuni monofisite principale, s'aū format
 „mai multe ramuri izolate în diverse provincii ale Asiei
 „Occidentale și centrale, însă fără mare importanță.

Iată ce ȃdice și Welte în opera citată la isvórele de
 „mai sus :

„Din nenorocire erezia finesce prin a cástiga chiar
 „pe capul bisericeii armene. Patriarhul Nerses din As-
 „tarag din provincia de Bagrevend este *primul* patriarh
 „ce se citéză că la sinodul din Feyion sau Foyin, scaunul
 „patriarhal din această epocă, situată pe lângă fluviul
 „Mezamor, la nord de Aștasat, a anatematisat sinodul
 „de Halcedon, ca nestorian și ast-fel a adoptat cel puțin
 „indirect monofisismul (527). Acéastă sentință de lepédare
 „fu renoită prin alt sinod ținut în acelaș oraș sub pa-
 „triarhul Avraam, carile anatematisă pe toți aceia, cari
 „de aici înainte ar primi sinodul de Halcedon (596).

„Căt-va timp în urmă sub Nerses V supranumit
 „Șinoh (Constructorul) decretule de Halcedon de opotrivă
 „fură declarate nestoriene și anatematisate (645); de-

„cisiune, care fu renoită într'un sinod posterior, ținut sub acelaș patriarh, în acelaș oraș.

„Filosoful David fu însărcinat din partea împăratului a supune adunărei episcopilor și preoților cererea de a nu mai lepăda în viitor decretul de Halcedon și a căuta în același timp a le demonstra dreptatea decisiunilor acestui sinod; dar sentința de lepădare nu fu formulată de cât într'un mod mai esplicit. In curând un sinod din Manazgert (651), ținut sub patriarhul Ioan, succesorul lui Nerses, despre care fu vorba, renoi anatema nu numai contra decretului sinodului din Halcedon, ci și contra epistolei dogmatice a papei Leon I, contra patriarhului Iezer (Esdra) și a sinodului ținut de el la Garin (629), care adoptase decisiunile din Halcedon și insistă *în chipul cel mai formal asupra dogmei unei singure naturi în Iis. Christos.*

Welte vorbind despre încercările de uniune (dice :

„S'ar părea curios că aceste încercări de uniune, care reușiră tot-dé-una destul de rapide, n'avură nici odată în faptă urmări durabile și nu atinseră în definitiv scopul lor.

Aceste nesuccese provin din obstaculele politice și mai cu samă dela opozițiunea pe care shismaticii și ereticii nu încetară de a face contra operei de impacare. Partidul shismatic a fost mai tot-dé-una cel mai numeros și rezistența sa fu ast-fel că, episcopiile care la Hromgle (1179) adoptase doctrina ortodoxă și disciplina bisericeii, reveniți în diocesa lor, nu cutezară mai mult nici a publica, nici a realiza hotărările întărite. S'a întâmplat încă că acest partid, în mândria sa și erezia sa, desprețuind veritatea și isvórele ei autentice, a cădut

„în erori din ce în ce mai grosolane, care făcură să se simțescă influința lor în viața ȕilnică a credincioșilor. „Monofisismul născu întâiū aftartodocesmul ; acesta duse „fôrte ușor la patripasianism și aftartodocetiū, ca și patripasienii, adăuseră cu Petru Fulon la Trisagion cuvintele: „carile pentru noi te ai rēstignit.“ In fine „maniheismul avu încă sectatorii sēi între acești shismatici „a Armeniei, ast-fel că în evul mēdiū, Armenia era considerată de Occidentali ca receptaculul tuturor eresielor „imaginare. In urma erorilor dogmatice se introduse firesce particularități și abuzuri în cult și disciplină. „Călugărul Nikon, carele trăia în seculul al ȕecilea, le detailēză. Așa spre esemplu, după cele ce el istorisesc se „întrebuința la sf. Euharistie vin fără a' amestica cu „apă, pentru a însemna o singura natură a lui Christos ; „în ȕilele de ajun nu se celebra sf. liturgie „s'aū strecurat încă în cerimoniele lor multe usanțe iudaice.

„Cu timpul, aceste opiniuni eronate și aceste usanțe „perverse, aduseră fără îndoială modifițațiunii nōuē, făcură loc la alte erori, cum se întâmplă tot-dē-una eresielor.

„Inșă arborele reū, nu pōte produce de cât fructe „rele, și situațiunea Armeniei nu făcu de cât se ajungă în „o stare și mai rea.“

Cum că Armenii nu sunt creștini ortodoxi, cum susține d. Sarmacaș, aduc dovadă cele ce spune învățatul mitrop. Grigorie al Munteniei în prefața cărții citată la isvōrele romānesci. Iată cum începe :

„Multe cu adevărat pentru alte eresuri în limba „nóstră și s'a scris și s'a tipărit : iar pentru *eresul Ar-* „menilor de nime nu s'a pomenit, fără numai în Teo- „logia sf. Ión Damaschin la vre-o câte-va capete și întru „acelea iarășî nu anume pentru dinșîi. Drept acea și „mulți se află la socotință ca acésta, că aceșți Armeni „s'ar fi țiind de *eresul lui Arie* cel surpat și dărăpănat „încă dela Soborul cel d'întăi dela Nicea. Decî ca să „fie sciut și *eresul acesta de când s'a început și cari* „*ău fost începătoriî lor și câtă depărtare aî ceî ce se* „*țin de el dela dréptu credință a bisericeî răsărituluî,* „am adunat acéstă cãrticică.

Aceste le ȕice și le scrie un mitropolit al țerei în primul patrar al secululuî al XIX, în scopul, ȕice el, a féri némul nostru de ereticéscă rătăcire.

Să ascultăm ce scrie și *Smirnov* în opera citată la isvóre, cu tóte reservele și menagementele sale, ȕice :

„In biserica Arménă *desbinată*, afară de doctrina „*arbitrară* despre naturele în Iis. Christos, s'a format „și óre-care deosebiri în organisarea bisericéscă, care „esistă până în timpul de față.

„Așa la Armeni Trisagionul se cetesce și se cântă „cu adăugirea monofisită „cel ce te aî rěstignit pentru „noî.“ Evharistia se sevîrsesce (dela începutul secol. al „VI-lea, în urma influinței monofisiților din Siria) cu a- „zimă, iar vinul nu se amestică cu apă ; serbătórea „Nascerei Domnuluî se serbéză împreună cu Botezul și „postul Nascerei Domnuluî se continuă până la Botez și „alte.

Vorbind despre încercările de uniune, Smirnov, în notă dice:

„In anul 862, catolicosul armén Zaharia într'o scrisóre adresată lui Fotie, patr. Constantinopolului, a recunoscut sinodul din Halcedon. De asemenea a recunoscut acest sinod în 1179, dar cu tóte acestea biserica arménă nu a voit a se lepêda de espresiunile ei obiçnuite despre naturele în persóna lui Iis. Christos.

Iată ce scrie și *Dosoteiă*, patr. Ierusalimului, relativ la încercările de uniune a le Armenilor cu biserica ortodoxă:

„Iar împêratul Manuil Comnénul lucréză și se adună sobor de Armeni la anul 6678 (1170), în cetatea Ciliciei, care se numia Tarso, fiind începători Leon, rigă al Armenilor, la carele sobor se osîndesce Evtihie și Sever Ereticii; să scóte din lauda cea întreit sfîntă adăugirea, care este: „Cel ce te aî rěstignit pentru noi; primeșce pe cele două firî și două voi, și pre sobórele cele de a tótă lumea, al IV, V, VI, și al VII; pre praznicul Nascerei lui Christos și al D-ðeescii Arătării întăresce să'l facă precum biserica cea sobornicéscă; pecetluesce amesticarea apeî cu vin la taina sf. Liturghii.

„Și era Catolic al Armenilor atuncea Nosér (Nerses) iar despre partea Grecilor Teodorian (Teorian) și s'aú învoit precum se vede cu cele ce s'aú făcut în vremea lui Justin, Justinian, Eraclie, Rinotmitul, și a lui Manuil și s'aú unit cu biserica cea soboricéscă *pentru interes politicesc*, și iarăș aú lepêdat acelea la care s'aú învoit. Și fiind că slăbea lucrurile Grecilor și Latini

„stăpînea Siria; Armenii ca să'i aibă pre ei ajutători
 „aū adunat multe sobóre și s'aū unit cu ei; dintre care
 „cel întăi a fost în orașul Sis la 1307, al doilea a fost
 „în Adanî la 1314 și al treilea în Harnensa la 1330.
 „Și însemnăză că Armenii întru acele uniri cu Latiniî,
 „aū luat multe dela Latiniî; iar *ale bisericeî nōstre celeî*
 „*sobornicescî cu totul iarăși lepēdāndu-le, aū luat cele*
 „*a le eresului lor.*

Iar Țimerman și Holțman despre încercările de uniune a le Armenilor cu Latiniî, înregistrăză, că monofisiții s'aū unit cu Latiniî la 1439 (Florența) și nu s'aū ținut. In secl. al XIX Armenii s'aū unit cu Latiniî la 1815, și aū lepēdat unia; apoi la 1827 și tot așa aū făcut; la 1828 și pe urmă iarăși s'aū lepēdat. Ultima lor uniune cu Papiștii este la 1879.

Iată ce scrie și *Meletie* mitr. Ateneî, în Bisericeasca Istorie, tradusă romănesce de mitrop. Veniamin, Tom. III, pag. 50.

„Căci după ce s'a trimis Teorian de Manuil monarhul în anul 1170 dela Iconomia lui Christos, cătră
 „Nosersi Catolicescul Armenilor (iar așa s'a numit, fiind
 „că avea supuși lui-și mai mult de 1000 episcopî) carile
 „după obștesca lor socotință numai o fire credeaū în
 „Christos, temēdu-se nu cum-va ȝicēnd două fire întru
 „Christos, să cadă în eresul lui Nestorie, carile pentru
 „două fire plăsmuia doî Christoși, ci Teorian vorovind
 „și întrebāndu-se cu catolicescul arătat, 'I a dovedit pre
 „învēțătura ce pentru amîndouă firele lui Christos, și

„pre adevărarea soborului din Halcedona și mărturiile
 „sf. Părinți puindu-le înainte a isprăvit ca Catolicescul
 „să se *cunósce* pre sine biruit de apucăturile aceluia
 „și atât pentru acésta, cât și pentru cele alte biseri-
 „cești pricină să se mărturisescă, că este de o cugetare
 „și împreună cu cei alți Armeni să scrie practică, cum
 „că, *de aici înainte* biserica Armenilor să fie de o cu-
 „getare cu cea Răsăritenă, atât în *dogmele Credinței*,
 „cât și întru slujbele bisericesti și simbolul credinței să'l
 „trimită în Constantinopol. Inșă mai înainte de a se face
 „solia acésta a lui Teorian, Armenii trimesese soli cătră
 „Evghenie al 3-lea episcopul Romei, pentru care po-
 „menesce Otton Frisinghinsiul în cartea 7, cap. 32,
 „pentru a se împărtași ei și a se uni cu biserica ro-
 „mană, precum din cele ce au să se șică să face arătat,
 „că *ei nici cu o parte s'au unit*, de cât (ci) cu totul au
 „stătit protivnici. Inșă pentru *eresul Armenilor*, al Maro-
 „niților, al Iacovitenilor, și pentru cele alte eresuri, pe larg
 „vom spune în tom. al 4-lea al bisericesei istoriei aceștea.

Cum că în cărțile Armenilor se află învățătură mo-
 nofisită și nu diofisită, estragem din „Voróva“ lui Teorian
 cu Nerses Catolicosul, cele ce urmază :

„Teorian. De ajuns era sf. tale cei mari spre a
 „cunósce, că nu se cuvine a șice la Christos o fire după
 „unire.

„Catolicosul. *Nu se află în cartea Armenescă așa.*

„Teorian. Este greșită dar cartea ta.

„Catolicosul. Fiind-că în cartea Armenilor nu se află
 „așa, voiesc ca și de aiurea să mă încredințez, cum că

„dóuë firî, trebuie să mărturisim la Christos după unire,
„iar una nu.

„Teorian. Cu lesnire este a o cunosce acésta, la
„cel ce nu voiesce să facă rësvrătire.

Acéstă convorbire este ținută în vederea uneii ce se proiectase a se face. Se pare că tot în vederea încercărilor de uniune se pregătise nu numai profesiunile de credință date de diferiți capî ai Armenilor ce doriau uniea cu ortodoxii, ci încă acești capî aũ reformat învęțatura monofisită și de prin unele cărți de cult. De aceea nu ne va prinde mirarea, nici vom crede pe Armenii că sunt diofisiți, când vor veni cu asemenea cărți corectate de ómenii lor cei mai învęțați, căci de vreme ce episcopii, preoții monofisiți și masa poporului, n'aũ admis vederile capilor, ba încă aũ paralisat și aũ sfărămat în tot-dé-una încercările de uniune, ei aũ ramas cum ne spune Dosoteiũ, Grigorie, și alții, tot cu cele ale eresului lor.

Că Armenii nici în Asia, nici în Europa, nici în țera nóstră nu s'aũ unit cu biserica răsăritului, iată ce cetim în diarul „Biserica ortodoxă română“ No. 12, luna Martie 1891.

„Imprejurările istorice aũ făcut să fie (Armenii) în „totul isolați și póte că acésta să fie cauza pentru care „n'aũ putut lua parte la luptele religióse și ast-fel să „rămână în urmă cu desvoltarea și stabilirea dogmelor. „De multe ori s'aũ încercat a se uni cu biserica răsă- „riténă, dar aceste încercări nu isbutiră.“

Iar d. Iacob Cerchez, profesor la liceul din Iași, în opera sa, tradusă, *Armenia* sau *Istoria și descrierea moravurilor*, Iași, 1885, pag. 53 scrie :

„Ast-fel națiunea arménă fu împinsă în căile shismeî.
 „De 14 secole acéstă shismă subsistă și cu tóte că
 „armeniî sunt tot așa de opuși ca și biserica catolică per-
 „sóneî lui Evtihie, pe care-l aruncă ca eretic, cu tóte
 „acestea în contradicere, eî condamnă cu aceiași căldură
 „pe papa Leon și conciliul de Halcedon, care condamnară
 „pe Evtihie.“

Iese din tóte acestea óre că, Armeniî sunt ortodoxî?

De sigur că nu. Dar nu numai Istoria confirmă monofisitismul Armenilor, ci și Pravila bisericească.

În adevăr iată ce cetim în Pravila dela Govora, 1640, pag. 50 (Hajdeû, Revista Nouă, 1890, 15 Iulie):

„Orî cine va mânca cu *Armeni* sau Pavlichenî sau
 „cu alți eretici orî care, sau mai virtos cine va avea
 „liubov cu dinșiî, acestuia grăiaște legea lui D-đeû să
 „se lase de aceștia.

Tot acolo pag. 56—57 : Armeniî ceia ce's de trei
 „orî procleți și mai jos : lepêdațiî handzizariî
 „ce sunt *Armeni*î.

Autoritatea atâtor mărturiî numai, fără a mai a-
 duce extracte și din cei alți scriitori anunciați la isvó-
 rele din capul acestei scrieri, (dar pe cari orî cine 'î
 póte consulta) ne convinge că biserica Arménă este mo-
 nofisită, cea ce am dis și în Istoria ecclesiastică și cea
 ce am voit a demonstra și prin lucrarea de față.

Și dar al doilea suport al scrierei d lui Sarmacaș
 este prin acésta cu deseversire surpat. Din acestea se

vede, că n'am scris despre Armeni, cum mi se impută de d. Sarmacaș, stăpînit de ură saŭ fanaticism, ci am căutat a fi, cum cred că am și fost, imparțial, și nu numai în acéastă cestiune, ci în tóte câte le tratez în Istoria eclesiastică ce am publicat.

Maî înainte de a trece la partea III-a a acestei scrieri voiŭ proba d-luî Sarmacaș că se mîeră în zadar pentru cele ce pe dos le înterpretéză la pag. 49 din broșura sa. Probă este Teologia dogmatică ortodoxă de Macarie, tradusă romănesce de Arh. Gherasim Timuș, Bucurescî, 1886, pag. 63, în care cetim :

„Mărturisirea ortodoxă constituie în adevăr, o epocă „în istoria acésta. Până atunci fii bisericeî orientale nu „aveau o carte simbolică proprie, nici un manual maî „pe larg, care să li se fi dat în numele bisericeî chiar, „pentru a li servi de povățuitor în credință și prin ur- „mare în esplicarea și apărarea sciințifică a dogmelor... Iar maî jos vorbind tot de Mărturisirea ortodoxă țice: „aici pentru prima óră fură espuse tóte dogmele, cu „tótă precisiunea posibilă și nu numai în contra eresielor „vechî, ci încă și în contra erorilor nóuë în care că- „dura, în Occident, după ce parăsiră ortodoxia ecumenică.“

Bine era dar ca d. Sarmacaș când voia a răsuci textul din cartea mea, să se gândéscă a nu se face maî savant de cât Macarie.

În cea ce privesce arménul Martin, pentru a căruî naționalitate și confessiune se îndoiesce d. Sarmacaș, iată ce ne spune *Schrödl* în tom. XIX, pag. 491 din Enciclopedia teologică de Goschler :

„Ce fut le moine *arménien Martin*, qu'on rencontre „en 1149 dans les environs de Kiew, qui inaugura, à „proprement dire, l'histoire des hérésies en Russie....

Că Martin era armén și venise în Russia a respândi multe erori, între care și despre o natură în Christos, spune și *Boissard* în *L'église de Russie*, Paris, 1867, Vol. II și alți autori și scriitori români, germani și ruși.

Trecând la forma în care a scris d. Sarmacaș broșura, voiți spune numai atât. Nu cunosc fața d-lui Sarmacaș și erudiția sa, dar se pare că puțin cunósce însemnătatea cuvintelor.

D-sa între alte galanterii armenesci întrebuințate în broșură, mă numesce scriitor apocrif, cea ce ar însemna că scriu fără a iscăli, (pe ascuns). Dar eu neputând fi scriitor apocrif, de óre-ce mă dau pe față; atunci nu altă, d-sa a socotit ca această vorbă (apocrif) trebuie să fie o mare injurie. Cât pentru cele alte calificative la adresa mea, le resping ca nedemne pentru un scriitor ce se respectă. Ele dar revin și se răsfrâng în contra celui ce li este părinte.

III.

Este fórte curios modul de a judeca al d. Sarmacaș, după cât se vede în broșură-î. D-sa libertatea și toleranța o înțelege deplină, dar numai când d-sa este în cauză. Atunci în virtutea libertății așa înțelésă, póte să scrie cum va vrea, póte să combată, să protesteze în modul cel mai vulgar. Pentru alții lucrul se schimbă, libertatea și toleranța nu există. Și dar alții, nu sunt

liberl a se interesa să afle saũ să scrie bună-óră: despre punctele de credință prin care Papistașii se deosebesc de ortodoxi, asemenea despre diferențele doctrinale a le Luteranilor, Calvinilor, Armenilor, Lipovenilor. Nu, nu sunt liberi, căci se vatămă libertatea conștiinței și toleranța religioasă. Se vede că fostul profesor la școla arménă n'a cetit în romănesce o carte despre lipovenism, căci de ar fi cetit'o, s'ar convinge astăđi ușor, că nu s'a vătămă nici toleranța religioasă, nici libertatea conștiinței prin publicațiunea în cestiune, și nici a dat nas-cere la ură și antipatie confessională.

Din acestea se vede că toleranța așa cum o înțelege d-sa, nu numai că este o netoleranță, dar un regres dăunător, care ne-ar împedica de a ne cunósce bine și dar a ne apropia și înfrăți.

Pretențiunile însă a d-sale și acelor ce aũ aprobat broșura-ı, devin uimitóre când judecăm, că prin publicitate se încercă à ne isgoni din scolı cărți cari nu li sunt pe plac. Dar óre când vre odată cei alți membri a celor alte biserici confessionale, direct saũ indirect, s'aũ încercat a ni impune să ne modelăm după placul lor? Când vr'o dată aũ ingerit în școlă și biserică? Ȋic biserică, căci biserica noastră dominantă sub care aici înțeleg păstoriı bisericesci, aũ datoria să cunósca amănunțit variatele doctrine vechi saũ noue și punctele diferențiale a le tuturor confesiunilor din Stat.

Afle d. Sarmacaș că, o Istorie bisericescă care nu s'ar ocupa amănunțit cu tóte formele de shisme și eresuri vechi saũ noue, ar fi ca și o Istorie a filosofiei, care nu s'ar ocupa de sistemele diferențiale a le filosofilor,

ca și o filologie comparată, care nu s'ar ocupa cu studiul paralel al limbelor.

Dar, după cât pare, scopul scrierei d-lui Sarmacaș și acelor care au aprobat'o, n'au fost numai acesta, ci pare a fi fost dublu : *cu o lovitură să facă două pălite.*

Suspectez cu atât mai mult intențiunile, cu cât d-lor ne spun că biserica arménă nu are datoria de a'si dovedi astă-dî ortodoxia ei, (lucru care nu-l cerem noi) așa dar prin acésta a două pălită își vor fi dis: avem ocasiune propice, trebuie să profităm de ea, adică să protestăm cărțile în care ni se invideréză monofisitismul, ca ast-fel pe viitorime documentul ce'l vom produce acum, să pótă servi de pîedestal celor ce ar avea dorința și putința dintre noi, a deveni în capul trebilor bisericeî ortodoxe române.

Le răspund și aici.

Libera și tolerantă Romănie din trecutul depărtat a primit în sinu-î, ș'a lăsat libere granițele pentru oricare a dorit a'si o adopta de mumă. Aici în țera noastră cea tolerantă, însuși prin pactul fundamental, se garantéză libertatea conștiinței pentru fie-care confessiune. Dar să scie monofisiții că, ușele altarului nu le vor fi libere. Ce cred ? că furișându-se pe ast-fel de căi, prin ast-fel de scrieri, vor înalța treptele bisericeî ? Cred că interpretând talmudicesce scrierile doctorilor ortodoxi, vor trece drept fi a sf. bisericeî răsăritene, spre a veni în un viitor apropiat să pretindă a dispune în cele a le bisericeî ortodoxe române ?

Demasc dar pe d. Sarmacaș, ridicând vëlul, spre a se vedea unde tinde scopul scrierei sale și al acelor

ce aũ aprobat'o, unde tind să ajungă Armeniĩ mono-fisiți, dându-se că *cred ca și noi*.

Armeniĩ monofisiți, osebiți prin eră, calendar bisericesc, serbători religioase etc,... ei, despre care Istoria ne spune că, aũ venit în țera noastră de 400 și mai bine de ani, și totuși nu s'aũ asimilat cu noi, își mențin limba, își aũ osebite în credință, își aũ a parte bisericeă și ierarhie bisericească, nu intră în legătură cu biserica noastră în cele sacre; ci din contra întrețin legături cu frații lor în credință din Orientul monofisit, își serbătoresc sosirea păstorului când vine din țera Armeniei; acești ómeni, de alt-fel pacinici și onorabili, dar pe cariĩ Sciința, în imparțialitatea ei, îi vedește că, nu sunt fii drept credincioși a bisericei răsăritului, că nu sunt omodoxi în credință cu noi întru tóte, și nici aũ voit a fi; după tóte cele aici constate se vede lămurit: pretențiunile lor că ar fi ortodoxi, sunt cu desevirșire nefondate.

Vină pe calea cea regulată, esprime-și dorința cătră Ceĩ în drept, facă-și profesia de credință și declare, că primesc și vor rămânea ortodoxi, fiiĩ aĩ drept slăvitórei bisericeĩ ortodoxe, și sf. noastră bisericeă ortodoxă română, îi va primi cu aceeași bucurie, le va deschide brațele cu aceiași dulcétă, cu care prin secolele depărtate și biserica mumă, cea Constantinopolitană, li a întins mâna, dar ei ș'aũ depărtat'o.

Termin cu cuvintele eruditului Guettée; „*să sperăm că ei nu'și vor impetri inima.*“

F I N E.



